

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Durendal - Fascicule dédié à la mémoire de l'abbé Henry Moeller,
Bruxelles ; Paris, 1921.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



DURENDAL

FASCICULE

DÉDIÉ A LA MÉMOIRE

DE

L'ABBÉ HENRY MÖLLER



IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE CHARLES BULENS & C^{ie}

(Société anonyme)

75, RUE TERRE-NEUVE, BRUXELLES

1921

SOMMAIRE

HENRY CARTON DE WIART. — Abbé Henry Moeller	5
FIRMIN VAN DEN BOSCH. — Adieu	8
FRANZ ANSEL. — Les Cloches de la Valsolda	10
EMILE BAUMANN. Lettre	25
VICTOR KINON. Une Hirondelle dans l'église	28
ARNOËD GOFFIN. — Une Page oubliée des Fioretti.	31
ADOLPHE HARDY. Le Retour au Pays	35
HUBERT KRAINS — Un Jour de Printemps	37
THOMAS BRAUN — Invocation à mon Ange gardien	40
HÉLÈNE MÖELLER. Simon de Cyrène	45
PIERRE NOTHOMB. — Achel	48
HÉLÈNE CANIVET. C'était dans une autre Vie	52
ROBERT SILVERCRUYS. Windy Hill	56
GEORGES VIRRÈS. — A Côté de la Guerre.	58
ÉMILE CHARDOME. Durendal.	76
HENRY MAZEL. — Un Rameau de Myrte.	77
GEORGES DE GOLESCO. Souvenirs.	79
HÉLÈNE-TH. BRAUN. — Inauguration du Mémorial de l'abbé Moeller.	84
Memorial abbé Moeller. — Comité	87
Monument abbé Moeller. — Liste des souscripteurs	88
Le Prix Henry Moeller	92
Les Tables de Durendal	94

DURENDAL

DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE

D'ART ET DE LITTÉRATURE

FASCICULE

DÉDIÉ A LA MÉMOIRE

DE

L'ABBÉ HENRY MÖLLER



DIRECTIONS :

BRUXELLES
55, rue de la Source, 55

PARIS
2, rue Lecourbe, 2

IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE CHARLES BULENS & Cie
(SOCIÉTÉ ANONYME)

75, rue Terre-Neuve, Bruxelles



L'abbé Henry Møeller



LE vendredi 12 novembre, un groupe de quelque soixante ou quatre-vingts personnes — où je pense bien que toutes les nuances de l'arc-en-ciel philosophique, social et politique étaient représentées — se réunissait au cimetière communal de Saint-Gilles, afin d'inaugurer un mémorial, érigé par souscription, sur la tombe de l'abbé Henry Møeller. Le modeste monument est placé au point culminant du cimetière, d'où se découvre dans toute son ampleur un bel horizon champêtre aux lignes ondulées et harmonieuses, et les rayons d'un pâle soleil d'automne, filtrés au travers d'une brume légère, faisaient vivre, à cette heure, le paysage brabançon d'une vie recueillie et presque mystique.

Le mémorial est une œuvre de style, qui fait honneur à l'architecte Bonduelle : une croix massive, en granit très clair, d'un dessin fruste et sobre, rappelant certaines croix celtiques. Au pied de cette croix, une grande dalle, du même appareil, portant cette inscription : « L'abbé Henry Møeller, directeur de *Durendal*, revue d'art et de littérature. » Le sculpteur y a ajouté, gravé dans la pierre, le blason de *Durendal* : « Un bras armé brandissant une épée dans un orbe de lumière d'or ».

Le public n'a pas connu l'abbé Møeller. Mais, dans le monde des lettres et des arts, sa loyauté d'esprit et sa noblesse de caractère, son effort infatigable et désintéressé pour répandre le goût de la poésie et des belles choses, avaient créé autour de cette personnalité originale une atmosphère de sympathie et de cordialité et lui avaient conquis de franches et nombreuses amitiés.

Pour Henry Møeller — et c'est ce qui avait déterminé la vocation ecclésiastique chez ce fils et petit-fils de savants et d'universitaires — la beauté et la foi ne faisaient qu'un. « L'objet de l'art, disait-il, c'est la beauté. L'objet de la religion,

c'est Dieu. Or, Dieu, c'est la beauté essentielle et parfaite. Donc, l'objet de l'art se confond avec celui de la religion. »

Jeune encore, il publiait une étude intitulée *Philosophie du Bonheur*, et sa thèse était celle-ci : le bonheur consiste à réaliser son idéal. Ce mot d'« idéal » revenait souvent sous sa plume et sur ses lèvres. Il aurait voulu qu'au lieu de s'aborder par cette formule banale et insignifiante : « Comment allez-vous? », les hommes et les femmes, en se rencontrant, se demandassent, en guise de salutation : « Comment va votre idéal? » Dois-je dire que sa tentative n'eut qu'un médiocre succès?

Ce fut une œuvre d'idéal que cette revue de *Durendal*, fondée en un soir d'enthousiasme, à laquelle il consacra vingt ans de sa vie, et que l'on enterra avec lui — car l'un ne s'expliquait plus sans l'autre. Ce que cette revue apporta de rayonnement, de jeunesse et de talents nouveaux à nos lettres belges, on en trouve la preuve, voire la surprise, en consultant les *Tables de Durendal* publiées pendant la guerre par M. Léon Goffin, de l'Université de Gand.

Ce fut aussi une œuvre d'idéal que ce Salon d'art religieux, de 1900, dont il eut l'idée et assumait le soin, et qui marqua une date dans l'histoire de nos expositions bruxelloises.

Sa critique était toujours bienveillante. Elle réalisait ce conseil de Winkelman : qu'il faut s'attacher à découvrir les beautés d'une œuvre avant que d'en rechercher les défauts, parce que, si la critique négative peut être moralisatrice, seul l'amour est une puissante créatrice.

Il avait aussi l'amour de son pays, ne croyant pas qu'un artiste ou un écrivain pût se détacher de la chose publique. Il s'y intéressait avec ardeur, avec passion, allant volontiers du dithyrambe à l'invective — car les extrêmes ne l'effrayaient pas — mais animé toujours d'une si admirable bonne foi ! Quand le pays fut assailli, il souffrit de ses souffrances. Tant d'abominations et d'horreurs déconcertaient son entendement... Et puis, cette guerre déchaînée, c'était son arme à lui, *Durendal*, brisée entre ses mains. Il se replia sur lui-même — tout le temps de l'occupation — devenu sombre et un peu farouche, et il

mourut le 17 septembre 1918, à l'aube même de la Victoire.

Un de ses traits caractéristiques fut le culte de l'amitié. Il en avait le don et le sens profond. Ceux-là le savent qui fréquentaient dans sa modeste chambre de la rue du Grand-Cerf ou de la rue de la Source, toute encombrée de livres et toute parfumée de son vieux tabac d'Obourg — et qui ont connu à quel point il était serviable, désintéressé, discret, et d'une bonté foncière qui complétait en quelque sorte toutes ses autres qualités. Ceux-là le savent qui recevaient ses lettres d'une écriture serrée et intarissable. Il correspondait avec tous les collaborateurs de sa revue — voire avec tous ses abonnés. Il fut en relations épistolaires avec de grands écrivains tels que Mistral, Sienkiewicz, Jørgensen, J.-K. Huysmans. Pour nos jeunes, il fut un bon conseiller, et souvent un animateur. A ne songer qu'aux morts, son action fut profonde sur les destinées littéraires de ce délicieux poète Charles de Sprimont, qui ne fit, hélas! que passer dans la vie, et de ce noble esthète que fut Dom Bruno Destrée.

Comme il aurait compris et aimé nos jeunes gens d'aujourd'hui revenus de la guerre, et forgés à l'école des sacrifices les plus rudes! Sa verve, féconde en boutades, et qui bousculait volontiers les traditions et les idées reçues, se fût accommodée de leur humeur. Mais il les aurait mis en garde, j'en suis sûr, contre l'utilitarisme à la mode, et contre une conception matérialiste de l'existence. Il n'a pas eu cette joie, et laisse à d'autres ce devoir.

Les amis de ce batailleur d'idées, que l'on comparait jadis, en manière de plaisanterie, au bon archevêque Turpin de la légende des Douze Pairs, ont été heureux de voir nos publications d'art et de littérature s'associer à leur hommage. Eux-mêmes se souviendront de l'abbé Möeller, souvent avec émotion, toujours avec sympathie et reconnaissance. Et ce souvenir les encouragera sans doute plus d'une fois à brandir, comme lui, dans la lumière d'or, le glaive chevaleresque pour le service de l'idéal et la défense de la beauté.

H. CARTON DE WIART.

ADIEU

Vingt-cinq ans de luttes communes — et tant d'heures ferventes, chaleureuses, enthousiastes — vinrent trébucher aux bords de cette tombe!

Quand Moeller nous joignit en 1892, au temps lointain du *Drapeau*, il nous apparut tout de suite ce qu'il ne cessa d'être : un servent fidèle et passionné de la Beauté, vibrant jusqu'à l'exaltation et intrépide jusqu'à l'impétuosité. D'un cœur exquis, fraternel et dévoué, il n'avait d'ennemis que les ennemis de l'Art. Mais, pour eux, point de quartier. Il les assommait de substantifs massifs et d'adjectifs sans nuances. Et plus l'adversaire était notoire et important, plus le verbe retentissait sommaire et « définitif ». A combien d'amusantes exécutions nous avons assisté ainsi dans cette modeste chambre, surchauffée et enfumée, de la rue du Lac, où s'élaborait *Durendal*!

Nous ensevelirons Durendal aux côtés de l'« abbé ». Et c'est justice : il était l'âme de notre œuvre. Sans lui, elle n'eût pu vivre ; sans lui, et son labeur ponctuel et journalier, ses rappels aux collaborateurs, ses attrapades avec l'imprimeur, ses courses à l'abonnement et cette correspondance fiévreuse qu'il allait lui-même porter à la poste vers le soir et qui s'éparpillait, quémandeuse ou vitupératoire, aux quatre horizons. Verhaeren disait de lui : « C'est le marchand de vin de *Durendal*. » On maudissait ses obsessions, mais on finissait toujours par s'y rendre, eu égard au pur et noble zèle qui les lui dictait. Son prosélytisme de beauté lui valut, à côté de l'affectueuse gratitude de ses frères d'armes, d'illustres relations : J.-K. Huysmans l'aimait, et il parvint même à se rendre Léon Bloy propice.

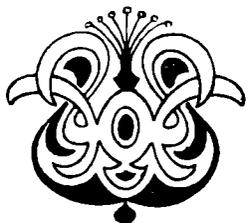
D'un désintéressement personnel absolu, il n'avait d'ambition que pour l'Art et pour ses amis. Son ardeur d'apostolat se renouvelait au contact de la jeunesse ; découvrant les personnalités

naissantes, encourageant les talents débutants, il créa à notre idéal de sûres et précieuses réserves d'avenir.

Ce bon ouvrier de nos lettres nationales est mort dans la lourde et noire atmosphère de la patrie encore opprimée. Mais au terme d'une agonie solitaire et douloureuse, les Anges de Beauté auront cueilli, comme une fleur de choix, l'âme ingénue et fougueuse de l'« aumônier des lettres catholiques ».

Nous, les vieux compagnons de combat de Henry Mœller, déposons en hommage sur sa tombe la gerbe demeurée vivace de nos chers souvenirs et confions à sa mémoire tous nos indéfectibles espoirs en la pérennité certaine de la grande cause que nous avons servie ensemble.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



LES CLOCHES DE LA VALSOLDA

Poèmes pour Fogazzaro

Sérénité des choses

Entre les eaux du lac et la montagne haute,
Le champ des morts, l'église et le toit des aïeux,
Pour se voir de plus près se serrent côte à côte
Et se pressent l'un l'autre afin de s'aimer mieux.

Du seuil de la maison jusqu'aux degrés du temple,
Les pas des vieux parents ont creusé le sentier
Que suivit après eux, nourri de leur exemple,
Celui qui devant Dieu fut leur digne héritier.

L'enclos planté de croix garde les humbles restes
De ceux dont les grands cœurs dans cette ombre ont battu ;
Et voici qu'à son tour, ayant chanté leurs gestes,
Leur dernier fils, le tendre et doux songeur, s'est tu.

Il n'est plus ; et déjà les immuables choses
Ne se souviennent plus qu'il ait jamais été :
Le toit de tuile rousse et les murailles roses
Boivent éperdument la flamme de l'été.

Comme aux jours d'autrefois, l'eau berce la lumière,
Les oliviers poudreux sont criblés de soleil :
Il fut seul à quitter la place coutumière,
Et, malgré son départ, tout est resté pareil.

Voilà le banc, le seuil usé, la porte basse,
Et les degrés noircis de l'escalier branlant
Où, sentant jour à jour son âme un peu plus lasse,
Il montait chaque fois d'un pas un peu plus lent.

Drapant le mur, voilà l'antique passiflore
Qu'il arrosait lui-même avec des soins jaloux,
Et dont il regardait la fleur mystique éclore
Pour y trouver la Croix, la Lance et les trois Clous.

Et, surgissant du sol où reposent ses proches,
Moins haut que le cyprès qui semble un clocher noir,
Voilà le campanile agreste, dont la cloche
Lui sonnait l'angélus de l'aurore et du soir.

Mais sa chair périssable est retournée en cendre :
Ses pas ne graviront plus jamais l'escalier
Qui vit, au long des ans, tant de cercueils descendre
Et s'en aller sans bruit vers l'enclos familial,

Vers l'enclos tout voisin de la claire terrasse
Où naguère, évoquant l'ombre des jours anciens,
Pieusement fidèle aux appels de sa race,
Il souhaitait mourir comme étaient morts les siens.

Pareil au moissonneur qui, la grange remplie,
S'endort paisiblement au déclin de l'été,
Il se repose en Dieu : sa tâche est accomplie,
Et le soir est venu tel qu'il l'a souhaité.

Mais se peut-il, Seigneur! vous qui fîtes se taire
Cette voix dont l'accent nous charme et nous soumet,
Qu'un tel cœur ait cessé de battre sur la terre
Et que rien n'ait changé de tout ce qu'il aimait?

Ces deux pins sont à lui...

Comme nous regardions, le cœur lourd de tristesse,
La maison veuve, hélas! dont la funèbre hôtesse
Avait clos les volets et verrouillé le seuil,
Une enfant de seize ans, ayant compris le deuil
De ces deux étrangers qui parlaient à voix basse,

Nous fit signe (et son geste avait la souple grâce
 Des rameaux d'oliviers qui, dans le verger clair,
 Se balançaient au souffle insensible de l'air) :
 « La villa, nous dit-elle, est seule et semble morte ;
 Mais, puisque vous l'aimiez, j'en ouvrirai la porte. »
 Puis, appelant son frère, un bambino bouclé :
 « Va, lui dit-elle avec douceur, chercher la clé...
 Vous verrez sa maison telle qu'il l'a laissée,
 Poursuivit-elle, et pleine encor de sa pensée. »

Alors, elle se mit à nous parler tout bas
 Du maître disparu, nous racontant, non pas
 Le héros glorieux, mais les plus humbles choses :
 Son amour des enfants, sa passion des roses,
 Les dons qu'il prodiguait aux plus lointains hameaux,
 Et quel sûr réconfort il trouvait pour les maux
 Des plus chétifs, des plus misérables des êtres,
 Et le culte profond qu'il gardait aux ancêtres.

Elle nous désignait, d'un air grave et pieux,
 Le pauvre cimetière où dormaient ses aïeux,
 Sous le mur de l'église ; et, tendant sa main blanche
 Vers le vieux campanile où, par ce beau dimanche,
 Des nuages d'oiseaux entrecroisaient leurs vols,
 Elle indiquait du doigt deux grands pins parasols
 Qui, couvrant de leur ombre un enclos solitaire,
 Reliaient doucement le ciel pur à la terre.
 Et, de sa fraîche voix de source, qu'aujourd'hui
 J'entends chanter encor : « Ces deux pins sont à lui ;
 C'est là qu'il fait la sieste aux jours brûlants », dit-elle.

O grand cœur, toi qui crus à la vie immortelle !
 Il aura donc suffi que cette simple enfant
 T'ait vu rêver parfois au murmure du vent,
 Pour que, malgré la mort, elle renonce à croire
 Que tu ne survis pas et que cette ombre noire
 Des pins harmonieux sous lesquels tu dormais,

Tu n'y reviendras plus écouter désormais
 La plaintive rumeur qui fut chère à Virgile!
 Ainsi, même enfermée en sa prison d'argile,
 Ta belle âme déjà rayonnait à ce point
 Que ceux-là qui t'aimaient ne te pleureront point!

Cette enfant disait vrai : le double et sombre dôme
 Abrite et berce encor ton paisible fantôme ;
 Et, si ton toit garda cette sérénité,
 C'est parce qu'en mourant tu ne l'as pas quitté.

Never more

Il chantait hier encore, — et les persiennes vertes
 Qu'aux premiers souffles du printemps il eût rouvertes
 Pour voir blanchir là-bas l'aube sur les sommets,
 Il ne reviendra plus les pousser, plus jamais!
 Ses yeux se sont emplis des clartés éternelles :
 Il a mêlé sa cendre aux cendres paternelles,
 Et l'antique maison des vieux Fogazzaro
 N'entendra plus ses pas fouler son noir carreau.
 En vain, pour l'accueillir, ainsi que chaque année,
 Elle avait rafraîchi sa grâce un peu fanée :
 L'étroite et lourde porte aux ais tout vermoulus,
 Il n'en franchira plus le seuil bas, jamais plus...

Que de choses, pourtant, qui semblent rester siennes!
 De même que, malgré qu'on ait clos les persiennes,
 L'ardent soleil de juin darde une flèche d'or
 A travers l'ombre et la fraîcheur du corridor,
 On sent errer partout son âme familière :
 Son bâton, qui sonnait sur les degrés de pierre
 Des sentiers gravissant pas à pas le coteau,
 Est là, près de son feutre et de son vieux manteau ;
 Mais il ne viendra plus toucher ces pauvres choses...
 Puis, tout enténébrés par les fenêtres closes,

Pareils à des amis rapprochés dans leur deuil,
Voilà son encrier, ses plumes, son fauteuil,
Et sa Bible latine, et sa lampe fidèle
Qui fit s'épanouir tout un monde autour d'elle,
Mais dont la douce flamme, éteinte désormais,
N'illuminera plus ses veilles, plus jamais...

Et parmi des papiers qu'en passant sous les portes
Un souffle a dispersés comme des feuilles mortes,
Un livre reste ouvert, tel qu'il l'a laissé là,
Le soir qu'il dut partir de sa chère villa,
Un peu triste, et pourtant caressant la pensée
Qu'il poursuivrait un jour la page commencée ;
Nous attardons nos yeux sur les mots qu'il a lus,
Mais lui, ne verra plus ce livre, jamais plus...
Dehors, l'été rayonne ; et sur l'humble terrasse
D'où, par-dessus le lac, notre regard embrasse
Les monts dont la grande ombre emplit la Valsolda,
Voici la pierre où tant de fois il s'accouda
Pour écouter le bruit des vagues argentées ;
Mais il n'entendra plus ces eaux qu'il a chantées...

O matins d'autrefois ! ô printemps révolus !
Il ne cueillera plus vos roses, jamais plus...

La visite à Oria

La vieille maison rose où mourut votre Ombrette,
Si nous l'avions connue au temps où vous viviez,
Quand la fenêtre en fleur de votre humble chambrette
S'ouvrait sur les pins noirs et les blancs oliviers,
Ah ! nous aurions tous deux franchi son seuil de pierre
Pour vous dire en tremblant, à mi-voix, presque bas,
Que nous aimions Franco, Louise et l'oncle Pierre,
Tous vos chers morts dormant sous les noyers, là-bas...
Et vous, qui compreniez si bien le cœur des autres,

Vous nous auriez souri d'un air de bon accueil ;
 Et, pressant longuement nos mains entre les vôtres,
 L'œil éclairé parfois d'une lueur d'orgueil,
 Vous auriez écouté nos pauvres mots sans suite,
 De ces mots que l'on sent n'être pas faits exprès...
 Puis, sous la balustrade aux fûts de terre cuite,
 Vous nous auriez conduits au vieux banc de cyprès
 Où, vers le crépuscule, ivre d'angoisse amère,
 Pour mieux entendre Dieu, Franco venait s'asseoir,
 Où Piero, plus tard, en songeant à sa mère,
 Laissait son cœur se fondre aux approches du soir.
 Il nous eût vus rêver ensemble, à la même heure :
 Le couchant eût doré l'agreste Valsolda,
 Et les grands murs lépreux de l'antique demeure,
 Et le petit jardin fleuri de réséda ;
 Comme autrefois, glissant sur l'eau tranquille et bleue,
 Les anges lointains se fussent confondus ;
 Et, montrant des hameaux semés de lieue en lieue,
 Vous nous auriez nommé tous ces clochers perdus :
 Dasio, Puria, Loggio, San-Mamette,
 Et celui qui m'est cher entre tous, — Castello...
 Cependant, sur le mont qui fut votre humble Hymette,
 La lune aurait surgi, ceinte d'un blond halo :
 Alors, nous vous aurions quitté, mélancoliques ;
 Et, songeant à quel point vous nous resteriez cher,
 Nous aurions emporté des fleurs, frêles reliques,
 Et Louise et Franco mêlés à notre chair...

L'humble encens

De l'aube au soir, son « petit monde d'autrefois »
 Nous a vus, poursuivant par les prés et les bois
 Les héros de son livre et les morts de sa race,
 Et partout rencontrant et vénérant leur trace ;
 Et nous sommes allés jusqu'au *Passo stretto*,
 Où, par un jour semblable, au revers du coteau,

Leïla vit soudain le bien-aimé paraître
Et, dans l'immense émoi qui glaçait tout son être,
Dut s'appuyer au tronc d'un arbre du ravin
Pour ne pas défaillir sous ce trouble divin...
Hantant l'âpre montagne après le doux rivage,
Nous avons exploré ce beau pays sauvage
Fleuri de cyclamens et de lys martagons,
Et dont le ciel riant voit tourner des faucons,
Tandis que l'on entend roucouler des colombes
Dans les noyers ombreux qui veillent sur les tombes.
En bas, le lac luisait à travers les rameaux ;
Et sur les flancs des monts, çà et là, des hameaux
Piquaient leurs points vermeils. Partout, de côte en côte,
Le bleu tranchant des faux sifflait dans l'herbe haute ;
Et telle était l'ardeur du midi rayonnant
Que, jusqu'aux lézards verts, tout fuyait maintenant
L'implacable soleil des claires olivaies,
Pour chercher la fraîcheur parmi l'ombre des haies.

Un grand chien noir, aux yeux intelligents et bons,
Nous escortait depuis San-Mamette, et ses bonds,
Lorsqu'il nous dépassait dans les courbes des sentes,
Nous précipitaient presque aux gorges mugissantes
Où les torrents chantaient leur long *De Profundis*.
Le maître au tendre cœur l'avait aimé jadis :
Lorsqu'il gagnait les bois pleins d'un chaste mystère
Pour rêver en silence à quelque idylle austère,
Il emmenait souvent ce fidèle épagneul,
Gardant un compagnon sans cesser d'être seul.
Or, l'entendant de loin japper à notre suite,
Les enfants du pays, loin de prendre la fuite
Comme ils font quand se montre un visage étranger,
L'appelaient par son nom, lui donnaient à manger
Un morceau de leur pain, lui caressaient la tête,
Puis s'écriaient en chœur : « Tout beau, la bonne bête ! »
Et les parents, alors, sortant de leur maison,

Nous saluaient, parlaient de la belle saison,
De la moisson prospère, et du grave et doux maître
Qu'ils voyaient autrefois passer de leur fenêtre,
Et que cet épagneul, hélas! leur rappelait ;
Et pour l'amour de lui, l'on nous offrait du lait,
Ou bien l'on nous plaçait quelques chaises à l'ombre.
Ainsi, de seuil en seuil, de clos en clos, sans nombre,
A cause de ce chien qu'on savait son ami,
Tous ces cœurs ombrageux se livraient à demi.

Et tous : faucheurs couchés à l'abri de leurs meules,
Vignerons émondant leurs ceps feuillus, aïeules
Aux doigts secs et noueux pareils à des sarments,
Infirmes que la vie accablait de tourments,
Vieux mendiants assis sur les ponts en dos d'ânes
Qui franchissent d'un saut les gorges valsoldanes,
Tous, — surtout les plus las et les plus malheureux, —
D'avoir vu sa grande âme un jour planer sur eux
Et ses présents secrets pleuvoir dans leur chaumière,
Tous en gardaient aux yeux une sainte lumière ;
Et, quand nous leur parlions de son langage d'or,
Tous disaient : « Ah! son cœur était plus noble encor! »

Sans doute on dressera, dans l'altière Vicence,
Un monument de gloire et de magnificence
Où les esprits viendront, comme au pied d'un autel,
Honoré le penseur et l'artiste immortel ;
Et l'on verra, suprême et juste apothéose,
Quelque Muse de marbre, au geste grandiose,
Lui couronner le front de ses divines mains.
Mais quel arc de triomphe et quels lauriers romains,
Quelle acclamation tumultueuse et folle
Célébrant le héros qui monte au Capitole,
Vaudraient pour lui cet humble et précieux encens :
La bénédiction des cœurs reconnaissants?

Communion d'âmes

Comme nous l'aimerions, s'il était encor là !
Sur la terrasse en fleur de la vieille villa,
Dont le mur vers l'eau bleue incline un rang d'agaves,
Quel charme d'écouter sa voix paisible et grave
Qui parlerait de Dieu, de musique et d'amour !...
Ce serait en avril, au déclin d'un beau jour,
Quand les villas, rouvrant leurs portes longtemps closes,
Respirent dans l'air pur l'odeur des jeunes roses :
On entendrait, mêlés au clapotis des eaux,
Un tintement de cloche et des chansons d'oiseaux ;
Des pêcheurs étendraient leurs filets sur la grève ;
Et nos regards, tandis qu'il poursuivrait son rêve,
Iraient de ses yeux bleus au large ciel d'azur...
Son ombre, avec le soir, grandirait sur le mur ;
Et sa voix, par degrés plus douce et plus austère,
Dirait l'obsession de l'éternel mystère,
Le savoir et la foi mariant leurs flambeaux,
Et tout ce qui survit par delà les tombeaux...
L'angélus sonnerait le salut à la Vierge ;
Le cyprès du verger porterait, comme un cierge,
Une étoile allumée à sa pointe, — et soudain,
Un grand souffle mystique emplirait le jardin...
Mais lui, se souvenant de ses anciennes fièvres
Et retrouvant le goût du passé sur ses lèvres,
Revoyant tour à tour Hélène et Miranda
Et tant d'autres de qui l'amour le posséda,
Il se tairait longtemps pour contempler sa vie,
Comme un homme, au sommet de la côte gravie,
S'attarde à regarder la campagne et le ciel...
Puis, dans un abandon plus confidentiel,
Il nous expliquerait de quelle ardeur sont ivres
Les cœurs inassouvis qui brûlent dans ses livres,
Le feu secret dormant sous la cendre des morts,

Et la voix des absents toujours présente... Alors,
Nous sentirions dans l'air nocturne errer des âmes
Et revenir vers nous tous ceux que nous aimâmes,
Tandis qu'il entendrait, vague et lointain écho,
La plainte de Louise et l'appel de Franco...
Il poursuivrait plus bas : qu'il faut qu'on communie
Avec les êtres chers dont la course est finie,
Et qu'élancée au ciel, une droite oraison
Est comme un haut cyprès qui garde la maison ;
Puis dirait humblement : « J'aime, je crois, j'espère ».
Et nous répondrions à mi-voix : « Notre Père... »

L'ascension lumineuse

« Ascensioni Umane. »

Le jour, à l'occident, meurt dans sa pourpre éteinte ;
Oria se recueille et semble en oraison.
C'est l'heure : au son fêlé de l'angélus qui tinte,
Il va, comme autrefois, sortir de sa maison.
Et toi que sa parole emplît de foi fervente,
Toi qui devins par lui la sœur de Leïla,
Tu guettes le seuil clos, comme une humble servante
Qui prie en attendant que le Maître soit là...
C'est l'heure ; il va paraître : un peu courbé par l'âge,
Montant les degrés noirs de l'étroit viccolo
Et laissant à ses pieds le sommeil du village,
Il s'en ira, pensif et seul, vers Castello.
Par la venelle obscure et la sente grimpanche
Où le doux soir d'été laisse une odeur de miel,
Seul et pensif, il s'en ira de pente en pente
Vers plus d'air pur, vers plus de paix, vers plus de ciel.
Tu le suivras de loin, blanche sous les pins sombres,
Et mon pas dans la nuit sera l'écho du tien ;
Et, sachant bien qu'il parle avec de chères Ombres,
Nous ne troublerons pas le mystique entretien.

Par un poignant effort digne du cœur d'Hélène,
 Tu contiendras l'élan qui te porte vers lui ;
 Et les grands cris d'amour dont notre âme était pleine,
 Dieu nous accordera de les taire aujourd'hui :
 Il ne faut pas mêler la fièvre que nous sommes
 A cette ascension d'un esprit rayonnant
 Qui, plus haut que la terre et plus loin que les hommes,
 Monte où nul autre, hélas ! ne va plus maintenant...
 Lorsqu'il aura passé la suprême chaumière
 Et les derniers cyprès élancés vers l'azur,
 Nous nous résignerons à rester en arrière,
 Et nos yeux seuls suivront son pas tranquille et sûr :
 Cette cime étoilée où la divine aurore
 Pose un baiser plus chaste, il l'atteindra sans nous ;
 Car le poids de la chair nous alourdit encore,
 Et la misère humaine a brisé nos genoux.
 Mais du moins, ô ma sœur ! quand l'espace plus ample
 Découvrira pour lui tout un ciel de clarté,
 Nous le verrons d'en bas, droit comme un grand exemple
 Sur l'austère sommet que tous ont déserté ;
 Et tandis que, d'un geste encor semblable aux nôtres,
 Il essuiera son front tout baigné de sueur,
 Dans l'ombre, ainsi que fait le nimbe des apôtres,
 Ses cheveux blancs mettront une auguste lueur...

La tombe sur la montagne

« Vorrei su l'ardua guglia esser sepolto. »

Ah ! le vœu d'un grand mort devrait être sacré !
 Et puisque tout vivant, bâtissant à son gré
 La maison de son choix au pays de ses rêves,
 Peut habiter les monts, les villes ou les grèves,
 Il faudrait — n'est-ce pas, Seigneur ? — qu'il fût permis,
 A ceux-là qui se sont dans la gloire endormis,
 D'habiter à leur tour, pour le sommeil sans trêve,

Au pays de leur choix la tombe de leur rêve.
Il souhaitait jadis, lui qui ne fut jamais
Qu'une aspiration vers les plus purs sommets,
Que l'âpre Valsolda, sa vieille et tendre mère,
Lorsqu'il aurait quitté sa maison éphémère,
Recueillît sa dépouille et gardât son tombeau.
On ne l'a point voulu. — Pourtant, il serait beau,
Puisqu'il a fait naguère, en contant son histoire,
A cet obscur pays un vêtement de gloire,
Qu'on découvrit là-haut son monument, perdu
Sur le faite lointain de quelque roc ardu,
Et qu'entre tous les lieux sa croix fût la première,
Avant les clochers même, à revoir la lumière.
Ainsi, comme un gardien qui veille sur la tour,
Il annoncerait l'aube et le soir tour à tour :
Les morts et les vivants, au long des jours sans nombre,
Resteraient à jamais rassemblés dans son ombre,
Et les âmes sans guide et les cœurs sans appui
N'auraient, pour trouver Dieu, qu'à se tourner vers lui.
Toute la Valsolda, qu'un mur géant surplombe,
Ne monterait si haut que pour grandir sa tombe ;
Et sur le dernier pic de son plus fier sommet,
A présent qu'il n'est plus, la terre qu'il aimait
Nous montrerait du moins, l'ayant repris en elle,
Près de son toit d'un jour sa demeure éternelle.

La présence immortelle

Vous dormez à présent dans l'enclos de Vicence,
Parmi les marbres clairs et les graves cyprès.
Mais comme tout, ici, nie encor votre absence !
Comme à vous accueillir tous les cœurs semblent prêts !

En vain votre corps gît dans la terre de gloire
D'où montent les palais aux murs palladiens :

Vous habitez toujours cette montagne noire ;
Les cyprès d'Oria demeurent vos gardiens.

La barque blanche en vain sommeille dans la darse,
Qui vous portait naguère au quai de Lugano :
Nous sentons sur le lac flotter votre âme éparse,
Comme un dernier accord s'attarde au piano.

Malgré le banc désert et les fenêtres closes,
Au milieu du rustique et sauvage décor,
La tranquille maison, le jardin plein de roses
Ont l'air, dans le soleil, de vous attendre encor.

Vous n'avez pas quitté cette gorge profonde
Qu'embaument le lys rouge et le chaste églantier :
Votre mémoire emplit l'antique petit monde,
Et son humble horizon vous garde tout entier :

La fraîche Valsolda, dont les pentes fleuries
Exhalent vers le lac leurs souffles odorants,
Regarde errer votre Ombre à travers ses prairies
Qu'arrose la poussière humide des torrents.

Et par les soirs pensifs, lorsqu'en brusques volées
Les lointains angélus vont se croisant dans l'air,
Vous écoutez encore, au penchant des vallées,
Tinter sous le ciel bleu leur timbre alerte et clair.

Ceux-là le savent bien, dont la cendre discrète
Repose à Castello, parmi les vieux noyers ;
Et la petite morte aussi, la pâle Ombrette,
Sait que vous l'entendez et que vous la voyez.

Et nous, passants d'un soir, qui bûmes dans vos livres
La nostalgique ardeur dont le feu vous brûla,
Nous que ce flot d'amour laisse pour jamais ivres,
Nous l'avons bien compris, que vous survivez là.

De votre flamme éteinte, un long reflet demeure
Sur l'eau pure du lac et les monts d'Intelvi...
Ah! lorsqu'on reste aimé, qu'importe que l'on meure?
Tu bats toujours en nous, grand cœur inassouvi!

Prière pour Fogazzaro

« ... pient di sole, di silenzio e di ciclamì. »

Ainsi que, hier encore, il vous priait pour nous,
Nous vous prions pour lui ce soir, Dieu juste et doux!

Pour les larmes d'amour qu'il nous a fait répandre,
Dieu juste et bon! donnez le repos à sa cendre.

Pour nous avoir charmés en nous rendant meilleurs,
Auprès de votre Fils accueillez-le, Seigneur!

Pour la source de foi qui jaillit de ses livres,
De la vie éternelle accordez-lui de vivre.

Puisqu'il a clos ses yeux, laissez Benedetto
L'emporter jusqu'à vous aux plis de son manteau.

Au seuil du paradis, consentez qu'il revoie
Louise enfin sereine et Franco plein de joie;

Que l'oncle Pierre aussi vienne, parmi le chœur
Des anges radieux, le presser sur son cœur;

Et que ce soit Ombrette, humble petite morte,
Qui devant lui, de sa main frêle, ouvre la porte!

Qu'il reconnaisse, auprès de Daniel Cortis,
Hélène belle encor de ses pleurs de jadis,

Et don Giuseppe lisant son livre d'heures
Dans les jardins fleuris des célestes demeures,

Et Jeanne au cœur ardent, dont l'amour infini
Devait vous rencontrer en cherchant Maironi...

Laissez autour de lui brûler toutes ces âmes
Dont il a vers vous seul su détourner les flammes :

Faites-en sa couronne en la sainte Sion,
Et que chacune ajoute à son nimbe un rayon !

Ayant de l'aube au soir travaillé dans la vigne,
Du salaire attendu vous savez qu'il est digne.

S'il a failli parfois, il lui sera compté
D'avoir été toujours de bonne volonté.

Vous recevrez en vous, Seigneur, cette âme pure
Qui n'eût pas mieux prié sous la robe de bure.

Puisqu'il a dit l'espoir assis sur les tombeaux,
Vous lui rendrez ses morts plus riants et plus beaux ;

Puisqu'il a tant aimé toutes les nobles choses,
Vous lui rendrez les vers, la musique et les roses ;

Puisqu'aux sentiers douteux son appel nous guida,
Vous lui rendrez sa chaste et claire Valsolda ;

Vous lui rendrez l'azur du lac, l'ombre des treilles,
Les angélus du soir si doux à ses oreilles ;

Vous lui rendrez la paix, les fleurs de cyclamen,
Le soleil, et la gloire impérissable. *Amen.*

FRANZ ANSEL.

Oria (lac de Lugano), juin 1911.



LETTRE

23 février 1920.

A Pierre Nothomb.

Mon cher ami,

Je tiens à honneur d'être avec vous et les collaborateurs de *Durendal* dans la commémoration de l'abbé Møeller. J'ai connu simplement l'abbé Møeller par les cartes postales affectueuses et pressantes où, de temps à autre, son écriture en arabesques me laissait deviner quelque demande d'article. Vous saurez mieux dire que moi l'œuvre qu'élabora sa revue. Mais, puisqu'elle meurt afin de renaître en des formes plus appropriées aux temps prochains, je veux rendre hommage à deux ou trois des choses essentielles qu'elle signifia.

Au début de la guerre, quand nous palpitions pour la Belgique d'enthousiasme et d'angoisse, j'ai pensé plus d'une fois à ce poing ganté de fer, brandissant l'épée, qui semblait, sur la couverture d'une publication paisible, un paradoxe de vieux romantique. L'abbé Møeller, en choisissant le titre et le symbole, avait, à son insu, prophétisé. C'était, d'avance, le geste de la Belgique intrépide, et ce geste a plus fait pour la victoire que les combinaisons militaires et diplomatiques. Ce geste de *Durendal*, il faut en léguer l'exemple aux générations comme du plus beau qu'ait pu faire un peuple.

Mais *Durendal* vous laisse à retenir d'autres principes vitaux.

Avant tout, sa ligne catholique. Et ce n'est pas uniquement parce que c'est la seule vraie. Mais votre pays, c'est trop clair, perdrait le plus pur de sa beauté, sa chaude et vigoureuse couleur traditionnelle, si, pour vous, vos églises, vos tableaux, votre musique, perdaient leur sens de foi et de réalité nécessaire.

Quiconque aime le génie des Flandres doit défendre jusqu'à la mort leur catholicisme. Vos jeunes revues, si elles ne trahissent pas la cause nationale, doivent être des revues catholiques. Est-il besoin d'ajouter : monarchistes? Cette urbanité grave, cette bonhomie, qui charment l'étranger, lorsqu'il arrive chez vous, vous les devez assurément à la persistance séculaire de la monarchie. C'est une part de votre patrimoine à protéger contre les intrusions démagogiques. Vos écrivains peuvent beaucoup pour en exalter la noblesse.

Durendal était une revue où l'on aimait la France, française de langue et d'esprit. La Belgique restera d'autant mieux elle-même qu'elle s'alliera plus fermement aux meilleurs apports de l'esprit français. A l'égard de l'Allemagne, au lieu de la subir, elle réagira sur elle. Si vous et nous, nous avons une âme de vainqueurs, nous amenderons, dans la mesure où ils sont amendables, les vices intellectuels de l'Allemagne, tout au moins de l'Allemagne catholique. Nous avons prise sur elle par de communes évidences qu'elle ne peut pas nier. Si tenace qu'elle soit dans ses aberrations, elle doute, malgré tout, de sa supériorité, devant l'épouvantable fruit de sa culture féroce. Loin de la bolcheviser, comme le proposent des gens absurdes, il faudrait la civiliser.

A l'égard de la France, il convient que vous receviez d'elle et qu'elle reçoive de vous. Vos écrivains d'il y a trente ans tendaient trop à suivre nos poètes de cénacle ou nos romanciers naturalistes. Je souhaiterais trouver partout dans la littérature belge, comme en vos œuvres, mon cher ami, la pureté simple de notre goût et de notre langue classique, la raison, le juste réalisme. Je néglige le reste de nos qualités : la guerre attesta superbement tout ce qui subsiste chez nous de force et de santé généreuse.

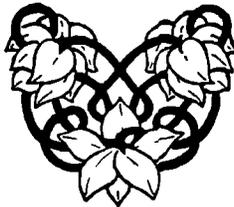
D'autre part, nous avons, chez vous, de larges enseignements à prendre. Je ne vais jamais en Belgique sans revenir avec un essor de fécondité nouveau. L'ensemble de votre vie locale serait, à lui seul, un spectacle d'harmonie réconfortant : en regardant vos processions, je songe à celles dont nous sommes

encore privés. En écoutant, le soir, les chœurs d'hommes passer dans vos rues, je sens mieux tout ce qui manque à notre France meurtrie par cent trente ans de Révolution. La grande joie catholique, l'opulence, la stabilité, tout cela se perpétue dans la pompe de vos cérémonies, comme dans l'aimable aspect de vos villes, comme dans l'éclat de vos jeunes filles. Et je ne parle point des vertus plus intimes de l'intelligence et du cœur.

L'avenir de la Belgique et celui de la France exigent la fraternité de plus en plus sérieuse, la mutuelle pénétration de nos deux pays.

Croyez, mon cher ami, à mes sentiments très affectueux.

EMILE BAUMANN.



Une hirondelle dans l'église

Cris de cristal criblant le pur silence, — écoute! —
Flèche de gazouillis qui file sous la voûte,
Rumeur d'un nid de juin dans la paix du saint lieu, —
Puis, silence plus dense et comme aux pieds de Dieu...
 Une hirondelle dans l'église!

Elle n'a fait qu'entrer dans le temple, surprise
De l'air gazé d'encens et picoté de feu,
Puis s'en est retournée à tire-d'aile au jeu
De la tribu qui plane et jase dans la brise.
Certes, le bain d'azur est tiède ce matin ;
L'aile tend et détend ses pennes de satin
Avec une souplesse où le cœur se délecte ;
On monte, on plonge, on n'a que le choix de l'insecte ;
La floraison des blés barbus embaume l'air,
Et la joie a gonflé toute herbe et toute chair.
Pourtant, dans la pénombre où crépitait la cire,
Dans l'atmosphère d'huile odorante et de myrrhe,
La mignonne a senti vaguement le recel
D'une Présence plus auguste que le ciel.
Elle n'a fait qu'entrer, — mais se souvient et songe,
Et dans le porche ouvert tout à coup se replonge...
Moment étrange! Il est onze heures du matin ;
Un chariot de foin passe dans le lointain ;
La plaine en fleurs bourdonne au pied de la tour grise ;
Seule, psalmodiant un motet argentin,
 Une hirondelle dans l'église!

Que dit-elle, ô mon Dieu? Quelle étrange ferveur
Fait battre sourdement ce pois rouge, son cœur?
Pourquoi module-t-elle, en rasant la verrière,

Un babil d'allégresse et presque de prière?
Aurait-elle senti, par un instinct obscur,
Que les rayons dorés qui remplissent l'azur
Ne sont que les reflets de ceux du tabernacle?
Aurait-elle reçu, par un exquis miracle,
La mission d'enclorre en sa petite voix
L'hommage universel des plaines et des bois?
Mais, virant vers le chœur, la bestiole — face
Au tabernacle — crie en voletant sur place...
On dirait que son bec a zézayé : « Jésus! »...
Vertige! aurais-je l'œil et l'oreille déçus?
Ou revivrais-je au temps de saint François d'Assise?...
Une hirondelle dans l'église!

Jésus! vous savez bien que je vous aime un peu.
Votre grâce parfois tombe en gouttes de feu,
Et, lorsque j'ai goûté le Pain eucharistique,
Votre Nom adorable est comme une musique...
Mais comme ils sonnent creux, mes pauvres mots d'amour!
Qu'aurai-je à vous offrir, lorsque viendra mon jour,
Moi dont le faible cœur involontaire glisse
Aux vallons odorants, selon la pente lisse?
Mes frères, je le sais, disposent autrement
La balance où sera pesé le jugement.
Il en est qui, vêtus de bure et ceints de corde,
Œuvrent la pénitence et la miséricorde;
D'autres, patiemment, de l'aube jusqu'au soir,
Tissent en dur tissu de mailles le devoir;
D'autres ont l'éloquence et d'autres ont la force
Gonflant d'un fier effort les pectoraux du torse;
D'autres ont la candeur des lis médiévaux;
D'autres ont la science et les rudes travaux;
Moi, flâneur indolent, loin de la tâche austère,
Je mêle un peu de songe aux parfums de la terre
Et je noue, en musant tout le long du chemin,
La chimère d'hier à celle de demain.

Heureux encore si, dans mes vagues royaumes,
Je ne rencontre pas un peuple de fantômes
Qui, du néant charnel avivant les appas,
Réveillent le péché que je ne commets pas.
Mais cependant, Seigneur, marqué de votre signe,
Je reste, quoique mille et mille fois indigne
D'un destin aussi noble et d'un titre aussi beau,
Votre cohéritier régénéré dans l'eau,
— Permettez qu'à vos pieds humblement je m'en vante —
Et votre serviteur, fils de votre servante.
Ainsi donc, ô mon Dieu, sans exiger le dû
D'une trop héroïque et stoïque vertu,
Considérez le cœur de votre créature,
Pour qu'il se prenne à battre en esprit de droiture.
Et puisque, seul parmi les dons et les faveurs
Dont il vous plaît d'orner mes frères et mes sœurs,
Vous m'avez réservé l'art étrange d'enclorre
Le battement du cœur dans le verbe sonore,
Agrérez que les mots conjugués mollement
Balencent à vos pieds un cantique charmant,
Pour que l'émotion fragile dont s'irise
Le cristal nuancé de mon âme indécise
Ne s'évapore pas tout entière en frissons,
Et que je sois du moins, par mes humbles chansons,
Une hirondelle dans l'église.

VICTOR KINON.



Une page oubliée des Fioretti

Merveilleuse aventure de frère Junipère



FRÈRE Junipère avait été à l'aumône. Il marchait, en haletant, courbé sous le poids de son sac rempli d'offrandes. Le soleil, déjà haut sur l'horizon, calcinait les pierres et la poussière de la route, qui s'allongeait, interminablement, sur le flanc aride de la montagne... Pas la plus légère brise : la vaste perspective du pays était, sous le ciel éblouissant, comme une immense fournaise, d'où s'exhalait une haleine lourde et brûlante.

A bout de souffle, frère Junipère s'arrêta, jeta un coup d'œil désolé autour de lui, et, après un moment d'hésitation, se débarrassa de son sac et se laissa tomber lui-même à terre, le dos appuyé contre une petite muraille de pierre qui bornait un champ. Il fit : « Ouf ! » Il était en plein soleil ; il suait à grosses gouttes, sous sa robe de bure, l'éclat de la lumière l'aveuglait, mais le seul plaisir de ne plus remuer ses pieds endoloris lui était comme une béatitude paradisiaque.

Immobile, les yeux fermés, il commençait à se laisser glisser dans une délicieuse somnolence, lorsque, soudain, il sentit dans son cou et sur son crâne dénudé le frôlement d'un mufle rude et la chaude respiration d'une bête... Il sursauta, poussa un cri, se releva avec précipitation, prêt à prendre la fuite... Car sa première pensée avait été pour l'Ennemi des hommes, qui toujours rôde autour de nous, cherchant une proie à dévorer, et profite de nos moindres faiblesses pour nous faire choir en péché et nous entraîner à notre finale perdition... Mais,

n'entendant plus rien, il se hasarda à se retourner, après avoir fait un grand signe de croix : il aperçut, appuyée sur la crête de la muraille, la tête débonnaire d'un âne qui le regardait d'un œil amical, et, derrière la tête de l'âne, une merveilleuse oliveraie, pleine d'ombre douce et de verte fraîcheur.

Frère Junipère contemplait ce spectacle, sans bouger : il était bien las, l'ardeur du soleil était bien pesante, le chemin encore bien long... Un moment, il resta incertain, balancé entre le désir du repos et la crainte de s'abandonner à une coupable jouissance, puis, considérant le plaisant enclos et l'invitation tacite de l'innocent animal, il ramassa son sac, retroussa sa robe, enjamba la clôture, et sans façon, alla s'asseoir dans l'herbe drue et tendre, auprès de son nouvel ami.

Installé là, dans l'ombre tiède et parfumée, envahi par l'engourdissement du bien-être, il promenait autour de lui des regards de jubilation, troublés et attendris. Il admirait les arbustes aux feuilles légères et transparentes, dans lesquelles jouaient la lumière et l'ombre, l'herbe piquée de fleurs, et l'âne, l'âne surtout, qui, debout devant lui, s'interrompait parfois d'arracher les jeunes pousses, tournait sa grosse tête et le regardait, d'un air pensif, en agitant ses longues oreilles...

Les deux compagnons étaient parfaitement contents : il y avait de l'herbe pour l'un, de l'ombre pour tous les deux, et leur paisible et silencieux tête-à-tête se serait prolongé longtemps encore, si Junipère, faisant un retour sur lui-même, ne s'était avisé de se représenter qu'il était là s'amollissant dans les délices terrestres, au grand danger de son salut, et que cette halte accordée à « frère corps » serait sans excuse, si quelque œuvre dévote ne la sanctifiait.

Merveilleuse idée!... mais, comment la réaliser?... N'ayant pas beaucoup d'imagination, frère Junipère se creusait en vain l'esprit... Il désespérait de lui-même, et priait le Saint-Esprit de suppléer à son insuffisance, lorsque son regard, s'arrêtant sur l'âne qui broutait à ses côtés, il se remémora, comme par inspiration divine, que, jadis, frère François avait prêché aux oiseaux, sur la route de Bevagna, de même que frère Antoine,

aux poissons, dans la cité de Rimini. « Comment se fait-il, se disait Junipère, que ces saints frères, favorisés de Dieu et bienveillants à toute créature, n'aient jamais songé à gratifier frère âne de quelques bonnes paroles? » Et, se rappelant avec quelle courtoisie cet âne hospitalier l'avait convié à pénétrer dans son pré, afin d'y prendre un peu de soulas, il lui parut que c'était là une grande, bien qu'involontaire injustice... « Certainement, conclut-il, ces saints et vénérables frères doivent nous être en perpétuel exemple, et nous devons croire que, dans ce cas-ci, une sainte prudence les a empêchés de prêcher aux ânes, de peur, peut-être, de scandaliser les hommes au lieu de les convertir. Car, hélas! les hommes sont tels, qu'ils prennent le nom de l'âne en dérision... ». Mais, étant une personne simple, toute proche de la nature, il ne partageait point l'opinion commune.

« Frère âne, commença-t-il, en levant la main, frère âne, parmi toutes les créatures dont le Seigneur Tout-Puissant a peuplé la terre, les airs et les eaux, tu es la plus patiente et la plus entêtée... Mais, sans doute, ne t'es-tu jamais dit, frère âne, que la patience, qui est une vertu, est faite d'entêtement, lequel est un défaut?... Et il se trouve donc, ce dont tu peux remercier Dieu, si tu le juges à propos, que tu es fort semblable à l'homme, qui est à la fois bon et mauvais, et que tu pourrais lui servir de modèle, s'il voulait seulement user de patience dans les injures et les tribulations, et mettre tout son entêtement à marcher dans les voies du salut... Et quelle reconnaissance ne dois-tu pas avoir envers ton Créateur, qui t'a comblé d'ineestimables faveurs, car il t'a donné des oreilles plus longues que celles d'aucune autre bête, et une langue coriace qui te permet de te nourrir de succulents chardons, et de plus, une voix tonitruante qui jette l'admiration et l'étonnement dans l'âme des petits enfants... Et, davantage, le Seigneur t'a élevé presque au rang de ses prophètes, puisque tu parlas à Balaam, et il te fit l'honneur insigne de se servir de toi comme monture, au temps qu'il s'enfuit en Egypte et le jour qu'il entra dans Jérusalem... Et c'est toi encore qui portas notre saint frère François, quand il alla sur le saint mont de la Vernia, puis s'en revint, après avoir reçu,

le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, les stigmates de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Et pourtant, étant modeste et humble de cœur, tu n'as conçu aucun orgueil de ces glorieux événements, et, ayant été admis à parler une fois, tu n'as pas voulu parler toujours, et, ayant porté la personne sacrée de Notre-Seigneur ou celle de notre petit frère François, tu n'as pas dédaigné de porter, après comme avant, les sacs du meunier... En quoi, frère âne, tu dois être loué, car tu pourrais servir d'exemple aux hommes, qui, étant ou se disant raisonnables, sont plus enclins à perdre la raison qu'à en user!... »

Junipère parlait, surpris et un peu grisé de sa propre éloquence, et sa voix était haute et retentissante... L'âne avait continué d'abord à brouter, tranquillement. Puis, le bruit de paroles continuant, il avait levé la tête avec inquiétude et contemplé longuement Junipère. Mais l'attitude inoffensive du bon frère et ses gestes amènes l'avaient, sans doute, rassuré, car, s'étant approché pour le flairer, il fut pris tout à coup d'une sorte d'enthousiasme sympathique et se mit à braire longtemps et puissamment...

Et, satisfait de cette marque d'adhésion irrécusable, frère Junipère empoigna son sac, se le jeta sur l'épaule, réenjamba le mur de pierre, et se remit en route, tout joyeux et consolé.

ARNOLD GOFFIN.



Le retour au pays

O mon pays, si beau que plus un autre au monde
Ne peut séduire encor l'enfant qui t'a quitté,
Ardenne, Ardenne à qui tout mon cœur est resté,
Je fixe sous ton ciel ma course vagabonde!

Hauts talus hérissés de genêts et de houx,
Collines en guirlande aux côtés de la route,
Et toi, que le reflet des vieux rochers veloute,
Amblève aux claires eaux, me reconnaissez-vous?

Mais déjà ton miroir sourit à mon visage,
O ma rivière aimée, et l'encadre de fleurs ;
Tu réponds à mes pas, écho des bois rêveurs,
Et je sens ta caresse à mon front, frais feuillage!

Mon âme parmi vous m'attendait ; vous sentiez
Que je ne pouvais point prolonger mon absence,
Goûter sous d'autres cieux de pure jouissance
Ni cheminer longtemps ailleurs qu'en vos sentiers...

Pétri de ton limon, marqué de ton empreinte,
Oui, je devais, ô mon pays, te revenir!
Les bras secrets, les bras divins du souvenir
Nous tenaient enlacés d'une trop forte étreinte!

Je ne veux plus aimer que ce qu'en toi j'aimais :
Tes souffles et tes voix, ton soleil et ta brume,
Ma lande, mon clocher, mon petit toit qui fume,
Que je ne quitterai plus jamais, plus jamais.

Car, né de toi, je sens, ô maternelle Ardenne,
Terre qui m'as nourri de ton lait doux et fort,
Que je vis de ta vie et qu'il faut, à ma mort,
Que ma tombe soit mon berceau qui me reprenne!

Puissé-je, ayant gardé tout ton charme en mes yeux,
M'y coucher sous ma croix taillée au vif des roches,
Et, dans l'ombre, y dormir au chant des sources proches,
Entre les bras et sur le cœur de mes aïeux!

ADOLPHE HARDY.



Un jour de printemps

30 avril 1915.



VOYAGE à Louvain. Le train vicinal zigzague dans un des plus jolis sites du Brabant. La lumière du soleil, tamisée par une fine brume, éclaire doucement la plaine vallonnée. A droite, la forêt de Soignes allonge ses frondaisons noires ; les étangs de Wesembek scintillent comme du vif argent ; les marguerites, les pissenlits, les renoncules brillent dans les prés ; chaque village est une aquarelle, où le vert tendre des feuillages s'harmonise à ravir avec les toits rouges et les murs bruns des habitations. De temps à autre apparaît un vieux château, dont la tourelle grise évoque le souvenir des chevaliers et des moines qui peuplèrent jadis la région. Toute la plaine, avec ses champs découpés en damiers, ses terres soigneusement nettoyées, ressemble à un grand jardin. Les paysans plantent et sèment. Leurs silhouettes pittoresques se détachent à droite et à gauche, tantôt isolées, tantôt accompagnées d'un bœuf ou d'un cheval maigre, qui tire la charrue, le rouloir ou la herse. Tout le monde travaille avec ardeur, mais personne ne chante. De temps à autre, un coup de canon rappelle à ces obstinés bûcheurs que la guerre dure toujours. On sème, mais récoltera-t-on ? Puis, ce bœuf efflanqué, ce cheval maigre est la dernière bête qui leur reste ; les autres ont été vendues ou réquisitionnées, à moins qu'elles n'aient été tout simplement volées par les honnêtes Allemands. Puis les plus solides gars du village sont à l'Yser, à moins qu'ils ne soient déjà tombés depuis longtemps sur les champs de Liège, d'Aerschot ou de Waelhem... Puis, là-bas, sur la grand'route, des maisons

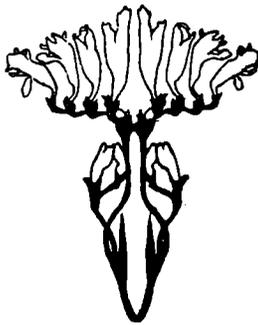
incendiées dressent leurs pignons noircis... On sème quand même!

A mesure qu'on approche de Louvain, les pignons noirs se multiplient. Les fenêtres béantes, les portes enfoncées, les poutres calcinées élèvent leur témoignage muet contre le Prussien, contre l'Allemand, contre les barbares qui, dépassant tous leurs ancêtres, ont poussé plus haut et plus loin qu'on ne l'avait jamais fait, le mensonge, la mauvaise foi, le parjure, l'hypocrisie, la lâcheté, le vol, la cruauté et l'assassinat. Par delà les petites maisons blanches qui se bousculent aux confins de la ville, on aperçoit la tour découronnée de Saint-Pierre; puis le train, qui suit les boulevards extérieurs, vous plonge tout à coup en pleines ruines, dans ce magnifique boulevard de Tirlemont, où se trouvaient, l'année dernière, de grands hôtels et où l'on ne voit plus maintenant que des chicots de murs et des montagnes de débris. Ah! ils ont bien choisi leurs victimes, les incendiaires! Organisateur parfaits jusque dans la destruction, ils ont brûlé les quartiers les plus importants, les plus riches et les plus commerçants; ils ont plongé leurs mains noires dans la poitrine de la cité et lui ont arraché le cœur. « C'est Pompéi », disent les visiteurs, devant cette abominable œuvre de haine et de carnage. Pompéi! non pas. Pompéi, c'est la ville qu'un cataclysme a ensevelie à tout jamais sous un épais linceul de cendre. Pompéi, c'est la cité frappée de mort par le destin et qui ne devait revivre un jour que sous la forme d'une ville-musée, avec ses cirques et ses temples, ses colonnes élégantes et ses pavements de mosaïque, ses fresques et ses statues. Louvain, lui, a déjà fait éclater la pierre de son tombeau. Les débris des maisons ont été relevés, triés et mis en ordre; les rues, déblayées, ont repris leur aspect ordinaire; des échoppes ont remplacé les cafés et les magasins démolis; des commerçants viennent étaler sur les décombres de leurs demeures les marchandises qui leur restent. Le gazon verdit dans l'étroite courette qu'encadraient hier de hautes murailles; des poiriers et des magnolias dressent leurs bouquets blancs au milieu des ruines; des tulipes alignent leurs calices rouges dans des parcs dévastés;

sur un vieux mur, tapissé de lierre, la giroflée sauvage elle-même a fleuri. La plupart des habitants sont en deuil : ils se souviennent ; mais ils espèrent aussi et travaillent. La vie sort partout de la mort et, par cette radieuse journée d'avril, l'horreur qu'inspire l'infamie commise contre une population inoffensive se voile d'une reconfortante sérénité. Le printemps est là. On sème et on rebâtit...

« O printemps ! s'écrie Gaspard de la Nuit, petit oiseau de passage, notre hôte d'une saison, qui chante mélancoliquement dans le cœur du poète et dans la ramée du chêne ! »

HUBERT KRAINS.



Invocation à mon Ange gardien

Je veux te rendre grâce au milieu de ma vie,
O mon cher compagnon, qui m'as sauvé
Dans les moindres périls de la route gravie...
Pas un jour, loin de moi, tu ne t'es attardé.

Sur mon berceau de mousseline
Tu secouais tes plumes fines
Contre la guêpe, la vipère,
Et quand je fis mes premiers pas,
Tu me tenais le petit doigt.
Je te sentais si près, dans l'ombre ou la lumière,
Et t'adressais soir et matin cette prière :
« Ange de Dieu, mon bon gardien,
Défendez-moi de l'ennemi,
Conseillez-moi toujours le bien,
Menez mon âme en Paradis. »

Puis, j'ai grandi,
Et tu restas mon plus fidèle ami.
Rappelle-toi le cher village
Par delà Vresse et Laforêt,
Où chaque été tu retrouvais
Un compagnon de ton jeune âge!

C'était un ange sédentaire
Qui n'était descendu sur terre
Que pour vivre aux côtés d'une paralytique.
Après nos courses dans les bois,
En remontant de la Semois,
Tu lui faisais des récits poétiques
Et vous étiez chacun heureux de votre sort :

Lui préparant cette vieille à la mort,
Toi préparant ma jeunesse à la vie!

Ah! quelle automne inassouvie
Dans les taillis peu à peu transparents!
Que d'ineffables matinées!
Quelles odeurs au creux de la prairie fanée!

Puis aux tombes des grands-parents,
Nous déposions, la veille du retour,
Une couronne de bruyères.
D'invisibles baisers me séchaient les paupières

Lorsque tu m'éloignais, avec de longs détours,
Du vieux fournil, des chiens courants et des deux saules,
Quels regards d'exilé par-dessus ton épaule
Et, ton bras passé sous le mien
Pour me tenir sur le chemin,
Quel pathétique et muet entretien!

Plus tard, un bâton à la main,
Ayant ceint la tunique, alerte Raphaël,
Tu m'entraînas vers Ecbatane
Pour préserver mon cœur du jeu des courtisanes.
Mon père voyant clair, je ne pris pas le fiel
Du poisson aux rives du Tigre.
Mais l'ange de Sara partageant tes raisons.
O paranymphe aimé, consentit à nous suivre.
Dès lors, elle fut la grâce de ma maison.

Hélas! un soir de mai,
Celui que je croyais près de nous à jamais
Et dont l'ombre à la tienne encore se marie
Fut rappelé parmi les anges de Marie.
Son temps était venu de revoir les prairies
Qu'un éternel printemps orne de fleurs suaves.

Il s'envola très doucement, très pur, très grave,
Avec un long regard vers ceux qu'il délaissait
Et vers un ange blond et bleu qu'il connaissait.

Puis de sa voix hier si lasse,
Mais déjà claire, heureuse et fraîche,
Il le pria d'aller prendre sa place
Près du tout petit dans sa crèche,
Près des cinq aînés dans leurs classes,
Près des autres dans le jardin,
Et près de moi, douloureux, dans mon coin.

Et aussitôt, battant de l'aile,
Cet ange s'empara de nos cœurs gonflés d'elle.
Les huit gardiens de nos enfants, à ton modèle,
Protègent
Au couvent leurs vertus et leur course au collège.
Le soir, au corridor, quels gais bruissements d'ailes!
Ephèbe gracieux, toi qui n'as pas vieilli,
Prolonge à leurs côtés ma jeunesse crédule
Dans la crainte de Dieu et la peur du scrupule.

Je n'espère jamais être assez recueilli
Pour que, pareil un jour à Françoise Romaine,
Je voie ton front, tes mains, tes prunelles humaines,
Frère pâle et vivant des beaux anges de Bruges!
Assiste néanmoins mes ouvrages divers,
Parle pour l'innocent devant l'ange du juge,
Inspire-moi l'accent qui fait chanter un vers
Et avec ton secours, à la grâce de Dieu,
Je deviendrai meilleur sans devenir plus vieux.

Pendant combien de nuits n'auras-tu pas veillé
Pour qu'au dernier moment, je demeure éveillé
Quand tu mettras en fuite,
Sous l'eau bénite,
Après ceux de midi, tous les démons du soir!...

Et quand enfin, mon temps passé,
Tu m'auras reconduit dans le bleu reposoir
Et près de mes parents, je l'espère, placé,
Tu te prosternerás dans la poussière d'or
Que fait, aux pieds de Dieu, le vol des séraphins.
L'amour consumera tes vêtements de lin
Et tes ailes battront d'un immobile essor.

II

Permettez qu'à mon tour, pour ce moment suprême
Où mon ange, Seigneur, vers un nouveau baptême
Alors redescendra prendre place sur terre,
Je vous découvre le souhait qu'il va vous taire.

Envoyez-le vers une église villageoise
Dont la mousse a doré le toit branlant d'ardoisé.
Invisible, à genoux, sur le vieux banc de chêne,
Il attendra l'enfant porté par sa marraine,
Devant l'autel du Précurseur, l'enfant prédestiné
Aux travaux vers lesquels nous eussions incliné :

Eva, qui chaque soir conduirait ses trois chèvres
Brouter l'herbe banale à la route de Bièvre,
Tricotant ses chaussons
Aux mailles des chansons.
« Aubépine, aubépine, avec moi je te prends.
Si je meurs en chemin, sers-moi de sacrement » ;

Célestin, le tendeur suivi d'un chien basset,
Qui, en octobre, irait amorcer ses lacets ;

Simon, qui sur le dos, dans le sang et la mousse,
Au soir, rapporterait du bois des bêtes rousses ;

Barthel, l'aveugle-né, qui, menant le moulin,
D'un avare froment ne perdrait pas un grain
Et dans les prés mouillés irait lever ses vannes
Aux tâtons de sa canne ;

Ou tant d'autres, Seigneur, qui sur la chaude éteule,
Étendus dans la paille, à l'ombre d'une meule,
La faux luisant près de la cruche et des corbeilles,
Entendraient l'Angélus passer sur leur sommeil...

Invisible, à genoux sur le vieux banc de chêne,
Il attendra l'enfant porté par sa marraine...

.....

THOMAS BRAUN.



SIMON DE CYRÈNE

A la pieuse mémoire de mon oncle l'abbé.



CE soir, j'ai vu assis en face de moi, dans le tramway, Simon de Cyrène.

Visage imberbe et décoloré, traversé de plis profonds, paupières lasses, lèvres retournées en dedans, (signe de la bonté qui se réserve). Veste de toile bleue. Mains usées, fines pourtant, posées sur les genoux à la façon du travailleur qui a fini sa journée.

Il s'en retournait chez lui.

Simon a cinquante ans à peine. Il s'est marié jeune. Sa femme est morte. Ses enfants se sont établis. Etranger à Jérusalem, il est de son métier batteur de cuivre et tient boutique près du Temple. Il possède aussi, hors des murs de la ville, non loin du lieu dit Golgotha, un champ qu'il cultive à ses loisirs.

Or, ce vendredi, veille du Sabbat pascal, ayant terminé la commande de la semaine, il s'était hâté de bonne heure vers son champ, voulant y effectuer quelques travaux de la saison. Tout en cheminant, il retournait dans sa tête les rumeurs qui couraient la ville, concernant l'arrestation de ce Jésus de Nazareth, de ce meneur qui avait un jour, il y a trois ans de cela, chassé les vendeurs du parvis.

Comme tous les bons ouvriers, assis dès l'aube à son établi, il professait un secret mépris pour les beaux parleurs, pour les gens sans métier, qui détournent les autres de leur travail.

A-t-on idée de ces pêcheurs de Galilée abandonnant barques et filets, et la pêche fructueuse, pour suivre cet homme?

Or donc, Simon travaillait en son champ. Ayant réparé le puits, raffermi le banc de pierre et relevé la borne qui limitait

son héritage de celui du voisin, voici qu'il songea tout à coup au repos, comme à une chose belle et qu'il n'avait jamais possédée ni même désirée.

Au repos, au grand repos final.

— Et toute la nature l'entourait d'une oppression étrange. Les primevères se fermaient. Les merles avaient cessé de siffler. Le ciel se couvrait de gros nuages. Tout semblait attendre, en suspens, l'accomplissement d'un grand drame mystérieux.

Alors Simon se dit qu'il était prudent de redescendre vers la ville.

Comme il se trouvait au versant de la colline qui regarde Jérusalem, là où commence le chemin creux, il perçoit soudain des clameurs et des cris et, dans un brusque tournant, le voici en présence du cortège du condamné.

Toute la plèbe, toute l'écume des grandes villes est là, comme une meute, autour de Jésus portant sa croix. Les bourreaux le mènent, ou plutôt le traînent, par une corde, pantelant, blessé. L'un d'eux est une sorte de nain jovial à la tête énorme. Un autre, son aide, est un jeune homme triste et las. Ils sont d'origine étrangère, car un Juif ne peut toucher le sang.

Simon, en homme rangé et prudent, voudrait se détourner du cortège, afin de ne s'y point mêler, ne fût-ce qu'un instant. Mais les bourreaux l'ont aperçu, et son geste de recul. Or, Jésus étant tombé et restant étendu sans pouvoir se relever, ils contraignent l'étranger à lui venir en aide.

Simon n'obéit qu'avec répugnance et dégoût, sous le geste menaçant des bourreaux. Mais Jésus, ayant levé les yeux sur lui, voici qu'il se sent traversé par la charité, — comme par un dard très aigu et très suave, qu'ont connu, depuis, tous les saints.

Le voici donc, Simon, qui soulève la croix de Jésus.

Le voici qui marche à la suite de Jésus.

Le voici qui, du front, touche l'épaule de Jésus.

Le voici qui met ses pieds dans les traces sanglantes des pieds de Jésus.

Le voici qui fait corps avec la croix.
Le voici qui épouse la croix.
Le voici qui ne fait qu'un avec Jésus.
Le voici qui prend sa part des outrages et des coups qui pleuvent sur Jésus.
Le voici couvert de sang et de boue comme Jésus.
Le voici lavé et purifié, en son âme, de tout ce qui n'est pas Jésus.
Le voici happé, submergé par la Passion.
Le voici, enchâssé comme une strophe dans le grand poème de la Passion.

Et beaucoup sont depuis entrés dans la Passion, avec affres et inquiétude, et voilà qu'une grande tranquillité solitaire les a envahis, comme s'ils étaient seuls au sommet d'une montagne, tandis que la foule infiniment petite s'agite au loin, dans la plaine.

O Simon, ouvrier de la onzième heure, combien sommes-nous qui, pareils à toi, honnêtes et avisés, et soucieux de nous garer de la sainte bagarre, rencontrerons cependant un soir, alors que nous croirons la journée faite, au détour de l'une de nos rues tristes, le visage d'agonie du Maître implorant de ses yeux noyés de sang et de larmes, pour que nous aussi nous marchions avec Lui et mettions nos pas dans ses pas !

HÉLÈNE MØLLER.

Vendredi-Saint 1920.



ACHEL

Le pays roux et noir, et les hautes usines
Dormant au fond du jour comme de grands vaisseaux,
Et le gros bourg parmi les arbres et les eaux,
Et l'auberge tentante aux parfums de cuisine,
Et, près du long effort de la route divine,
Le banc où le beau soir vous invite au repos :
Laisse-les, va toujours, chemine...

Il faut aller, il faut aller,
Il faut dompter nos lassitudes,
Et, certes, l'étape fut rude
Et l'appel du printemps nous poursuit affolé :
Il faut aller, pourtant, vers cette solitude.

Ce Jeudi Saint nous fut bien dur et sans amour,
Nulle communion n'apaisa l'étendue,
Le vent souffla et les tempêtes éperdues
Aux quatre coins du ciel déchirèrent le jour ;
Le paysage fut sans douceur ni musique,
Apre, infécond, pareil aux landes de l'enfer,
Et découpant le ciel tragique
Comme avec des lignes de fer.

Et, quand vint le silence ardent du crépuscule
Et que le vent se tut sous le baiser du soir,
Ce fut, à l'horizon, toute la fausse gloire
Du monde qui dressa des villages qui brûlent
Et les palais de feu où l'orgueil va s'asseoir.
Le chemin s'engagea parmi les lourdes terres,
Un frisson d'or enfla les blés à peine verts,

Un grand printemps de volupté matérielle
S'offrit dans la splendeur de cette heure trop belle —
Et un désir profond traversa toute chair.

Allons! il ne faut point céder à ces prestiges,
Il faut regarder devant soi,
Vers les plaines du Nord, le chemin va tout droit ;
Qu'importe si nos fronts sont pesants de vertige
Et si dans les jardins, lourdes de trop d'émoi,
Les tulipes de feu fléchissent sur leurs tiges?

Cette tentation de l'impossible été
Qui baigne tout ton corps et remplit tout l'espace
S'effacera dans la clarté
Egale et douce de la Grâce.

Un grand signe de croix de ton front à ton cœur
Et les mains jointes un instant sur ta poitrine...

O voyageur,
Le chemin que tu suis aborde une colline.
L'effort sera moins dur de monter, semble-t-il.
Quand, le faite franchi, la pente dévalée,
Tu auras pénétré dans cette autre vallée,
Le soir ne sera plus qu'un soir léger d'avril.

Le soleil est tombé dans la douce buée
Qui s'élevait du sol comme un peu de pitié,
La pourpre du couchant dans l'air s'est diluée,
L'immense paix, dans la clarté diminuée,
S'étend pieusement sur l'univers entier.

Les chemins sablonneux aux profondes ornières
Traverseront le cœur de l'immense pinède
Dont la pénombre est verte et dont l'odeur est tiède,
Et où rêve l'âme lunaire des clairières.
La plaine s'ouvrira près d'un hameau perdu,

Immense, et prolongée encor par le silence
 Et par cette lueur qui baigne l'étendue ;
 Un *angelus* tombant d'un campanile bleu,
 La cloche d'un troupeau qui rentre à son étable
 Et le pas lourd et mat d'un homme sur le sable
 Qui dit le lent bonsoir des âmes sans envie,
 Seront les derniers bruits et les dernières vies,
 Que nous pourrons entendre avant l'heure de Dieu.

Vœici la Paix, la douce Paix, ô pauvres âmes
 Qui depuis ce matin aspirez au divin !
 Il n'est plus une voix, une brise, une flamme,
 Et ces arbres muets savent que tout est vain.
 Déjà l'heure immobile et immatérielle
 Semble participer de la vie éternelle,
 Le soir est parfumé par le pain et le vin ;
 Les mots ne pourraient plus monter jusqu'à nos lèvres,
 Dans nos cœurs où le jour multiplia ses fièvres,
 Le Dieu qu'ils ont reçu monte comme un levain.
 Gardé par des bouleaux blancs comme des présences,
 Le chemin va très pâle au milieu des bruyères :
 Au bord du jour et tout au bout de l'existence
 Il semble, par instants, que nous quittons la terre...

Nous approchons. Des peupliers nobles et lents,
 Prolongeant longuement leur songe taciturne,
 Attendent, recueillis, la vision nocturne
 Et se dressent en un calme et sublime élan.
 De grands toits miroitants après eux se devinent,
 Dont pas un bruit ne monte et pas une fumée
 Et, au bout du chemin, une porte fermée,
 Sous un grand cintre blanc dans l'ombre se dessine.
 C'est là que Dieu t'attend, ô pauvre voyageur !
 Une éternelle Paix y va noyer ton cœur.
 O lieu où le désir à l'oubli se fiance !
 Et si muet qu'il fait un trou dans le silence !

Et si poignant d'être rempli déjà, ce soir,
Dans la pâle clarté de cette heure divine,
Par l'immense sommeil des moines blancs et noirs,
Immobiles, les bras croisés sur la poitrine.

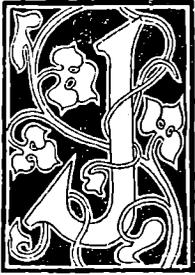
Devant les pèlerins que l'invisible nuit
A suivis doucement sur la route effacée,
La porte s'ouvrira, d'une lente poussée :
Tu verras le couloir où une lampe luit,
Des larmes monteront de ton âme apaisée,
Tu ne penseras plus aux cruels autrefois,
Un grand moine dressé dans une robe blanche
T'ouvrira sans parler ses bras aux larges manches

Et il t'embrassera dans un baiser sans voix.

PIERRE NOTHOMB.



C'était dans une autre vie...



J'ÉTAIS un vieux chemineau ; je m'en souviens très bien... J'ai, d'ailleurs, gardé dans mon être d'aujourd'hui son farouche besoin des olitude et sa nostalgie des grands horizons. Toutes les joies, toutes les douleurs qui me sont restées de cette viesous le ciel nu, se cristallisent en un seul souvenir, poignant et indestructible, qui a mis au fond de mon âme une pénétrante mélancolie.

J'étais un vieux chemineau ; je m'en souviens très bien... C'était la veille de Noël, vers le soir. J'arpentais de mon pas égal un sentier en pleins champs. La terre était dure : il avait gelé. Le vent du nord-ouest balayait par rafales l'étendue sonore et perçait mes vêtements et les loques dont je m'étais couvert, hérissant ma peau de courts frissons. Une bruine légère passait dans l'air, comme un voile humide, aussitôt emporté. Le ciel énorme avait deux visages : l'un, d'une pureté sublime, où de pâles étoiles commençaient à scintiller ; l'autre, sombre et menaçant, encombré de nuages noirs, hauts comme des montagnes.

Il faisait bon, cependant. Autour de moi, les labours houlèrent à me donner le vertige ; les plantes des champs, touchées par le gel, gisaient étalées et défaites. Les buissons dressaient le poil dur de leurs branches lisses. De lourds corbeaux, qui pâturaient dans les terres retournées, ouvraient à mon approche leurs ailes funèbres. Devant moi, s'allongeait de droite à gauche la grand'route, bordée de hauts ormes, au pied desquels de petites maisons s'épaulaient les unes aux autres, par groupes. Ici et là brillait une faible lueur.

Des châteaux sommeillaient au milieu de leurs parcs aux bouquets d'arbres dépouillés, qui mêlaient au vent la rumeur mugissante de leurs cimes, tandis que des sapins velus ondu-laient et se penchaient sur les pelouses, comme des bêtes géantes.

Au delà de la route, l'immense forêt ceinturait l'horizon d'une haute muraille grondante. De l'autre côté, au-dessus de la ville, le ciel était illuminé d'une miraculeuse poussière d'or vert...

J'étais tourmenté par la faim et je me sentais seul. J'éprouvais, pour la première fois, un besoin surprenant de me trouver parmi les hommes, de m'asseoir à l'abri, devant un foyer ; de voir des enfants joyeux, des femmes riantes, de partager le chaud repas de viandes grasses et de boissons fraîches. J'étais poussé vers la ville par une mystérieuse crainte qui m'interdisait de hanter le silence sacré des campagnes, par ce soir divin. Je cherchais le miracle, et, pourtant, je le sentais autour de moi, dans le mutisme comme volontaire des choses, dans la grandeur farouche de la nature, dans ses arbres endormis, dans sa terre durcie, dans ses eaux immobiles, dans ce sommeil hostile où se cachait la vie!...

J'atteignis la grand'route : un lent et fantastique cortège de véhicules de toutes sortes s'avancait vers la ville. Les chaînes des attelages sonnaient, les essieux grinçaient, les bois craquaient, les roues rebondissaient pesamment d'ornière en ornière ; les chevaux martelaient la chaussée du choc mesuré de leurs fers, — et tous ces bruits se confondaient en une seule clameur monotone et régulière comme celle du ressac.

J'avais hâte d'arriver. Je dépassais des charrettes cahotantes que traînaient des rosses maigres, et des chars énormes, tirés par de forts chevaux dont le corps luisant fumait dans la nuit. Les conducteurs sifflaient ou chantaient en sourdine ; un chien se mit à japper au rire d'un enfant. Les lanternes éclairaient en biais les troncs rugueux des ormes de la route, et il me sembla, les regardant ainsi, que ce n'étaient plus des arbres, mais des êtres meilleurs, qui nous regardaient passer et nous jugeaient.

Un large rayon jaillit soudain d'une porte ouverte, et je vis un molosse qui roulait vers moi, hurlant. Il me saisit la jambe : je n'eus que le temps d'abattre mon bâton sur l'échine dure... La bête s'enfuit en criant, et ce me fut un mauvais présage.

Les maisons se multipliaient aux confins du faubourg ; elles

se touchaient presque sans interruption, et de tous ces âtres allumés m'arrivait l'odeur chaude et irritante des mets.

J'étais transformé, j'éprouvais une envie ardente de serrer sur ma rude poitrine de solitaire, un être humain qui m'aimât ! Oh ! doux son d'une voix qui répondrait à mes paroles, pression d'une main amie sur mon bras, regard affectueux qui rencontrerait mes yeux !...

Que tout était beau ! Là-haut, le grand ciel calme et froid où se posait, dans son ordre éternel, l'énigme splendide des constellations ; sur la terre obscure, le va-et-vient des hommes et leurs visages un instant entrevus, au feu rouge et clignotant des lanternes...

Mon âme pleurait de solitude. Cependant, j'errai longtemps encore, pauvre entre les pauvres, sans trouver l'audace de pousser la porte d'une auberge,

.....

Ce fut, je m'en souviens très bien, sur une place triste, où trois lumières brillaient. Une musique joyeuse et forte s'échappait d'une vaste bâtisse. Des gens entraient. Je les suivis... Une clarté trop vive me blessa, tout d'abord ; un couple de danseurs me heurta, puis d'autres... Je cherchai un coin d'ombre et je m'assis.

Des hommes et des femmes passaient et repassaient, en tournoyant, devant moi ; l'orchestre ronflait ; l'air, pareil à l'haleine d'un four, m'apportait des odeurs de friture et de sueur. Assis sur des bancs, le long des murs, des buveurs lampaient à longs traits, la tête renversée en arrière, montrant largement leurs gorges charnues ; d'autres, déjà ivres, dormaient, les coudes dans les boissons répandues, sourds au tumulte des disputes, qui poussaient brusquement deux hommes à s'affronter, cruels et stupides. Des filles et des garçons s'embrassaient longuement, l'œil noyé d'un bestial amour. Une commère, qu'un rire brutal secouait à tout instant, tenait, pelotonné contre elle, un enfant malade de sommeil, qui geignait sans cesse. Elle voulut le faire taire, l'enfant pleura, et la femme, prise d'impatience, se mit à le battre !... Et il était si petit !

Une souffrance sourde gagna tout mon être... Sur des tables, au fond de la salle, on servait de grandes platées de nourritures, aussitôt partagées et englouties. Les mangeurs avaient des visages luisants et de répugnantes lèvres humides... La faim grondait en moi... Je contemplais, étourdi de tapage et de mouvement, cette foule humaine : sa joie aveugle et sourde, sa lourde joie sans âme me fit horreur...

Mon cœur se durcit dans ma poitrine. J'eus honte de cette basse liesse ; un dégoût plein de colère me prit à la gorge et je m'enfuis en courant, à travers la campagne...

.....
J'atteignis la grand'route : elle était déserte ; le vent se levait par instants, animant de sa voix toutes les voix du silence. J'étais seul, dans la nuit, pauvre entre les pauvres ; seul sous le grand ciel calme et froid, où se posait, dans son ordre éternel, l'énigme splendide des constellations...

HÉLÈNE CANIVET.



Windy Hill

Ta mort assombrissait la fin de la semaine,
Et ton deuil apaisait l'ardeur de la saison
Où mon cœur a voulu revoir, fier capitaine,
Ton château, ton cheval, tes nègres, tes collines,
Les plants de ton tabac près des champs de coton,
Et l'été qui brûlait au ciel des Carolines.
Ton ombre se mêlait à celles de la plaine,
Et rien ne témoignait à mon œil familier
Qu'en ton absence on eût changé le paysage
Et la maison de tes ancêtres pionniers.
J'ai mangé ton maïs, bu l'eau de ta fontaine
Que récolte aujourd'hui le pasteur protestant,
Et j'ai serré la main des gens de ton village.
J'ai vu tes bois de pins bleuir à l'horizon,
La lune énorme et rouge au-dessus de l'étang,
Les nègres se grouper le soir sur tes gazons
Et la nuit douce et claire embrasser ton domaine...

Voici, sous le même arbre, intacte, près du pont,
La hutte où ton grand-père avait été choisi
Colonel à trente ans pour mener au combat
Un régiment de fantassins confédérés.
Je sais qu'à ton dernier congé, vaillant soldat,
L'esprit déjà tendu vers les terres lointaines
Dont l'amour te venait de parents émigrés,
Tu pris conscience ici des vertus de ta race.
Voici le banc de pierre où nous étions assis,
Ce soir où le vent frais soufflait de l'Atlantique,
Soir égal en splendeur aux plus beaux de ma vie.
Tu parlais d'avenir. Ta volonté tenace
Déjà te conduisait au seuil de la richesse,
Sans que l'amour, émerveillant ton âme égale,

Pût distraire ton cœur de la route suivie.
La nuit d'or éclatait dans le chant des cigales.
Tu me disais l'effort têtue de ta jeunesse,
La culture de tes campagnes appauvries,
Où ton père gardait l'orgueil de la défaite
Et mourait sans prévoir l'époque où serait faite,
En moins de cinquante ans, la plus belle Amérique.
J'ai dormi sous ton toit, au bord de la terrasse
Où vibrait dans la nuit l'essaim fou des moustiques,
Et tu m'as réveillé toi-même au jour levant.
Tu m'as conduit jusqu'au village et m'as quitté,
Sans me confier que tu comptais, le mois suivant,
Abandonner le soin de tes propriétés
Et revêtir l'uniforme de lieutenant.
Deux fois tu m'écrivis, du Texas et de France,
Au cours de cet automne où naquit la victoire ;
Mais un matin, à la lisière de l'Argonne,
En bondissant, tu chancelas, les bras ouverts...

Je veux t'offrir la prière de mon silence
Que j'hésite à troubler par le bruit de ces vers,
Jeune homme dont le casque est mieux qu'une couronne
Et dont le nom gallois suffit à ma mémoire.
Aujourd'hui, ton domaine est aux mains du pasteur
Qui fit chanter pour toi le plus brillant service
Où la foule entendit la voix d'un sénateur.
Au début de l'été qui suivit l'armistice,
Ton village a reçu la médaille et la croix
Dont deux pays alliés ornèrent ta poitrine...
Tu peux dormir, ami. J'ai revu ta maison,
Tes campagnes, ton chien, tes nègres, tes collines.
Mon cœur aimant et sage a retrouvé tes bois.
Le vent ne berce ici que d'anciennes moissons.
Le soleil monte et brûle au ciel des Carolines...

Washington, D. C., 1919.

ROBERT SILVERCRUYS.

A côté de la guerre ⁽¹⁾

Novembre 1914.



NOUS sommes toujours, dans notre Lummen, accrochés à la vision des combats sur l'Yser.

Un sous-off cherche à me persuader qu'Ypres est au pouvoir de l'ennemi ; il rôde un peu trop souvent par ici, ce drôle, et ses regards inquisiteurs, quand je suis obligé de le recevoir dans l'antichambre, me donneraient la fièvre. Le Boche vient de Saint-Trond avec deux de ses pareils qu'il laisse se morfondre à la porte, tandis que lui m'asphyxie de la fumée malodorante de sa pipe et s'éternise à espérer un petit verre de schnaps. Tonnerre ! que ne puis-je l'envoyer rejoindre ses hommes avec un coup de pied au derrière ! La contrainte commence à me peser, je me sens irritable, susceptible, méchant pour ceux qui me sont très chers. Les longues journées d'attente sans incidents saillants agissent sur le moral, comme aussi l'obligation de se contenir devant des êtres haïs, de garder un visage immobile, un sang-froid apparent, quand leurs sornettes dépassent toutes les limites de l'impudence et de la provocation.

Le seul soulagement à cet état nerveux nous est procuré par la lecture des journaux belges de Hollande, qui passent secrètement la frontière. Des gaillards entreprenants les débitent à la ville dans les cabarets, voire dans la rue, quand les passants n'offrent rien de suspect. L'une ou l'autre publication autorisée et germanophile couvre cette marchandise, qui rapporte bien davantage que le papier prussien. Parfois le vendeur retire tout bonnement les imprimés de dessous son gilet. Et c'est ainsi que,

(1) Extrait du *Journal de Guerre*, de M. GEORGES VIRRÈS.

moyennant dix sous, nous acquerrons les *Nouvelles*, dont un publiciste limbourgeois a fait une feuille bien vivante et courageuse; le *Courrier de la Meuse*, imprimé à Maestricht comme les *Nouvelles*, nous vaut des articles enflammés, et un groupe intéressant, appartenant à l'ancien *Matin*, d'Anvers, a fondé l'*Echo belge*, qui s'édite à Amsterdam et nous arrive le jour même de sa parution. Les succès russes, la résistance opiniâtre des Belges, l'effort magnifique de la France ou l'aide généreuse de l'Angleterre, et la déclaration de guerre de ces deux derniers pays aux Turcs, dignes alliés de l'Allemagne, donnent matière à télégrammes et appréciations. Nous les traduisons devant un cercle d'hommes et de femmes qui ont l'air d'écouter par leurs yeux écarquillés.

Ces journaux commentent aussi des événements antérieurs, telle la manifestation de la Chambre italienne, où tous les membres se levèrent en signe de protestation solennelle contre la violation et le mépris allemands du droit et des traités en territoire belge.

Je m'enthousiasme à cette pensée, mais dans mon for intérieur, car le motif essentiel de mon émoi n'est pas pour ma galerie paysanne : si je m'abandonne aux vibrations d'un secret lyrisme, ma voix ne révèle pas mes hymnes intimes. C'est à moi seul que je dédie mes images exaltées... Noble fleur latine, Italie, précieuse châsse d'un incomparable passé, comme ton suffrage ravit les facultés aristocratiques de l'être et comme je comprends Maeterlinck, pèlerin issu d'un pays ravagé par les barbares et qui va conter sa misère aux marbres dorés de Venise, chez les patriciens de Rome et parmi les délicats Florentins! Chaque homme, depuis que la pensée pure a mûri sous son front et que l'émotion spirituelle des formes et des idées s'est mêlée à sa vie sensuelle, éprouvera la fierté d'une pareille amitié. Oui, vraiment, renversés sur la route dure par le flot germanique, brutalisés et salis encore chaque jour à ce contact impur, ne nous restera-t-il pas la meilleure part pour avoir touché les peuples dont la destinée s'inscrit parmi les fastes impérissables de l'art et de l'histoire?

Envierai-je jamais assez un Jules Destrée qui, ayant décrit naguère dans son âpre Borinage hennuyer, *Une campagne électorale au pays noir*, passera bientôt le seuil sacré, afin d'émouvoir, à son tour, le peuple de la Ville éternelle? Admirable et inoubliable contraste dans une vie d'artiste, libre d'accomplir tous ses vœux. Hélas! il nous faut rester, nous autres... Nous devons nous river à ce qui, paraît-il, est le devoir, quand de quelle âme et de quel élan on se jetterait, sous un ciel libre, dans les sublimes aventures!

Je regarde un peu tristement autour de moi. Il y a là des choses que j'ai beaucoup aimées et qui me paraissent presque étrangères à l'approche de ce soir de novembre. Sentiment détestable et que je veux étouffer. Tout doit m'être plus cher que jamais, il faut que se resserrent mes étreintes afin de protéger contre tout péril le trésor de ce qui a paré mes regards et nourri mon âme. Pénétrez plus intimement encore dans ma chair et mon esprit, apparences et réalités de mon terroir. Je vous aime, comme on aime ses enfants, alors que la maladie les menace et que le danger rôde. A chacun sa tâche. Je me résignerai au sort obscur, et je m'efforcerai d'élargir le cercle modeste de mon activité au hasard des circonstances, louant Dieu s'il m'accorde quelque compensation. Et vous, peuple des cabanes et des petites fermes, il ne sera pas dit que vous ne saurez rien de mes réflexions actuelles.

Et je m'efforce, soudain, de représenter à mon auditoire l'attitude de cette Italie qui, faisant partie intégrante de la Triplice, s'incline à présent très bas devant notre malheur, dans l'émotion de sa pitié, dans sa révolte contre l'injustice, et j'ai fait éclater de rire mes bons gens des campagnes, en évaluant la longueur des nez diplomatiques aux cours de Berlin et de Vienne, lorsque les sympathies italiennes se manifestèrent avec tant de majestueuse ampleur. Quel réconfort pour les bons petits Belges que nous sommes, quel dépit furieux chez les Kaiserlicks si justement bernés! On s'est séparé, toujours riant, avec de solides poignées de mains et des tapes sur les épaules. Eh bien! la vie n'est inutile nulle part.

Sur une page de mes tablettes familiales, j'avais inscrit la date du retour de ma seconde fillette, éloignée au début de la maladie de notre aînée. Elle accompagna, vers la mi-septembre, ma sœur et mon beau-frère qui se retirèrent à Fauquemont, en Hollande. Les patrouilles belges et allemandes tiraillaient encore ferme à cette époque dans nos environs immédiats. Ma seconde fillette, c'est Adrienne. Elle réapprend le pays, grâce à nos soins. Ma femme m'aide à lui faire un cours d'histoire qui demeurera gravé, avec des lettres de feu, dans sa petite cervelle. D'un cœur tranquille, nous décidons de ne point pratiquer le pardon des injures.

Trois semaines après ce retour, le bonhomme qui se rend librement à Maestricht chaque jour, afin d'y quérir le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, me rapporte une lettre de mon beau-frère annonçant que ma sœur est souffrante. Le ton de sa lettre n'a rien d'alarmant, et pourtant je n'attendrai pas jusqu'à demain pour me mettre en route. Un besoin de mouvement, d'activité, me presse. Et aussitôt décidé, aussitôt fait : je bâcle un baluchon de fortune, je chausse de fortes bottes, et me trouve sur la route de Hasselt, avoir d'avant seulement arrêté un plan de voyage. Je possède une pièce d'identité qui me qualifie marchand, ce document sera utile pour obtenir un *schein* à la Kommandantur. Si ma demande n'aboutit pas, j'imiterai les vendeurs de journaux interdits et prendrai les chemins creux et les sentiers abrités jusqu'au poteau-frontière.

La veine me sourit à partir de Kermpt, où un voiturier complaisant me hisse dans sa carriole, et nous arrivons rapidement à Hasselt. Les bureaux allemands sont encore ouverts. Je me présente et expose, avec un parfait sérieux, le but de mon voyage en Hollande : j'ai des intérêts là-bas engagés dans une entreprise commerciale, ma présence est indispensable pour le règlement de mes comptes ; je donne des détails précis, je cite des noms et des chiffres, mais je m'aperçois bientôt que l'Allemand auquel je m'adresse n'attache pas grande importance à mes discours et qu'il est superflu d'allonger. Ma figure et mon air de sincérité doivent suffisamment lui revenir, car il étend la

main vers un bout de papier, consulte la pièce qui justifie de ma profession, commence à écrire, s'interrompt, me demande si cinq jours suffiront pour terminer mes affaires, et, sur mon affirmation, il signe et appuie son paraphe d'un cachet noir. Ça va très bien. J'ai donc vraiment l'air si commercial? A demi flatté, je me mets en quête d'un moyen pratique de transport, puisque je me trouve autorisé à voyager au vu et au su de tout le monde. On m'indique un marchand de denrées coloniales, dont le camion part chaque jour pour Maestricht, avec des caisses vides et des voyageurs assis dessus. Allons-y.

Je suis reçu par la femme du marchand. Elle me dit que son mari rentrera ce soir de Hollande et repartira demain matin, à six heures. C'est une bien belle personne, un peu énigmatique, et qui débite des fromages avec un air de royauté.

Je vais m'assurer d'un gîte. La nuit passe lentement, malgré la tranquillité de sa conscience, quand il faut être dehors avant le jour. J'ai peur de ne pas me réveiller à temps et, naturellement, le besoin de dormir me vient alors qu'il faut se lever.

Hâtons-nous, dans l'obscurité des rues, vers la porte de l'épicerie. Arrivé bon premier, je trouverai certainement place dans sa voiture. Un peu de patience. Six heures carillonnent, puis les minutes s'écoulent, le demi-quart d'heure fait s'égrener cinq notes dans le ciel. Il me semble entendre le bruit d'un camion qui se rapproche. Le patron aura attelé quelque part dans la ville et viendra prendre les voyageurs à l'entrée de sa boutique.

Mais rien n'arrive et je suis toujours seul. Les fenêtres du premier étage de l'épicerie encore jalousement bouchées sollicitent de plus en plus mes regards. Six heures et quart. Rien, rien. Si je sonnais? Je sonne. Aucun bruit ne me répond. Six heures vingt, vingt-cinq... la demie est sur le point de se déclencher au clocher de l'église. Ah! cette fois, je saisis le cordon de la sonnette d'une poigne véhémence et je tire trois fois de suite, avec une vigueur croissante. Enfin, on remue à l'intérieur de la maison. Une fenêtre s'entr'ouvre :

« Qu'y a-t-il donc?... », dit une voix douce et chantante.

« Il y a que je m'inquiète de ne pas voir le camion qui doit me transporter en Hollande.

— Nous ne partons pas ! s'écrie quelqu'un d'un ton brutal, derrière la personne à la voix caressante.

— Comment ! Je fais ici le pied de grue depuis une heure, parce que vous m'avez affirmé, hier soir, que nous irions ce matin à Maestricht : cela ne se passera pas ainsi ! »

De calmes paroles m'interrompent :

« Mon mari est trop fatigué ! Il est incapable de se lever... »

Et la fenêtre se referme sans bruit.

J'en demeure stupéfait, et je vais lancer quelques insolences vers cette croisée qui en prend tant à son aise, quand, après réflexion, je ne puis m'empêcher de sourire et de conclure sans rancune que cet imbécile d'épicier a somme toute choisi la meilleure part.

Bienfait de l'imagination, occupation aimable de ma pensée... Le souvenir de la belle personne aperçue hier derrière son comptoir, devinée ce matin dans l'entrebâillement de la fenêtre, suffit à me faire prendre mon mal en patience. Je me mets courageusement en campagne dans le but de découvrir un véhicule providentiel, et le ciel m'octroie cette grâce. Dans la principale rue, je croise une espèce de break en quête de voyageurs pour Maestricht. La voiture n'est qu'à moitié pleine ; je m'installe tout de suite devant une dame entre deux âges, qui ne rappelle en rien mon interlocutrice de tout à l'heure... Nous chargeons encore deux bourgeois au passage, et lorsque nous quittons la ville, le chiffre de mes compagnons de route s'élève à cinq. On n'est jamais bien joli dans une voiture ouverte, pendant que la brise glacée vous souffle au nez et que les yeux demeurent bouffis de sommeil. Aucun de nous n'éprouve le besoin de se communiquer à ses voisins ; chacun se confine dans une espèce d'engourdissement. Près de Bilsen, des maisons incendiées provoquent quelques aperçus aussitôt abandonnés. Resterons-nous distants les uns des autres, sans échange de sympathies réciproques, et pourquoi ? Cette situation me paraît curieuse, à moi qui arrive d'une contrée où le malheur a groupé

tous les gens en une même famille. Chevaux clopinant, ressorts geignant, voyageurs sommeillant, les kilomètres défilent mélancoliques, et les grisailles de novembre drapent nos pensées.

Des sentinelles nous ont arrêtés deux fois, afin de réclamer les passeports. Intermèdes insuffisants pour secouer notre apathie. Au moment d'arriver en territoire hollandais, la visite inquisitoriale des soldats prend un caractère plus sérieux. Une guérite aux calamiteuses couleurs de l'Empire marque la limite des deux pays. Le drapeau allemand flotte devant la dernière maison belge...

Malgré tout ce que nous avons vu et ressenti depuis le début de la guerre et trois mois d'occupation, ces signes officiels de l'accaparement prussien crispent le cœur. Il n'y en a plus pour longtemps avant d'être à Maestricht et soudain nous nous sommes mis à causer, à nous communiquer nos impressions, à mettre dans nos paroles une hâte, comme pour rattraper le temps perdu par notre mutisme. Ce coup de fouet donné aux fibres de notre cerveau vient de ce qui nous entoure, de ce qui nous baigne, de ce que nous respirons : l'air de la liberté ! Affreux effet de la guerre, c'est hors de notre patrie que nous nous sentons allégés et prêts à sourire ! Plus de Boches, plus de contrainte, on va donc pouvoir parler et manifester sans retenue ses opinions. La haute tour gothique de l'église Saint-Jean, la large cathédrale de Saint-Servais, le beffroi de l'hôtel de ville, Maestricht tout entière, offre un tableau accueillant et reposé dans le fond de la plaine. Les aspects de la cité mosane s'incrustent avec une netteté de plus en plus vive dans le ciel, qui petit à petit se découvre et laisse filtrer un rayon d'or. Comme nous nous épanchons soudain, comme le site ajoute au besoin d'extérioriser notre soulagement spirituel ! Pour un peu, je regretterai la dame entre deux âges qui partage si pleinement ma manière de penser et de sentir. Et me voici dans les rues de Maestricht, extraordinairement animées, et des visages connus montrent la joie de nous revoir, des mains tendues viennent à notre rencontre. Le Vrijthof, bordé de beaux arbres, au centre de la ville, devant la cathédrale et le temple protestant, en pierres

romanes et gothiques, pleines de leur grâce ancienne, roussies et embellies par les siècles, et toutes les maisons modernes sur les trois autres côtés de la place, avec les rues et le terre-plein envahis par une foule empressée, présentent un spectacle inattendu et réconfortant. Nous avons déjà perdu l'habitude de voir des gens maîtres chez eux. Et penser que jadis nous opposions — dans nos excursions en Hollande — notre laisser-aller un peu libre à la raideur et à l'aspect gourmé de l'habitant des Pays-Bas ! Il est vrai qu'aujourd'hui, les Belges sont nombreux dans ces parages. Plaisir délicieux de se retrouver, et les mots se pressent pour exprimer ce que l'on ressent ! Des amis oubliés reprennent tout de suite dans notre affection la place d'antan. Les yeux ne se lassent pas de caresser ce mouvement ininterrompu, va-et-vient alerte ou flânerie pleine de grâce, sous le soleil d'onze heures, et auxquels de jolies femmes — nos Liégeoises ! — mêlent leur élégance sans apprêt. Partout, la langue française résonne et brille, c'est comme un joyeux cliquetis dans cette ville qui ne devint hollandaise qu'à son corps défendant. Les vieilles familles bourgeoises, ayant évoqué si longtemps et avec mélancolie le passé d'avant 1830, doivent avoir reconnu ce que les grands-parents leur dépeignaient, dans cette atmosphère où remontent les souvenirs de notre vie commune — langue, mœurs et usages à la belge !

« Nous aussi, nous entendons tonner le canon », me dit quelqu'un. Je ne m'en serais pas douté, tant la vie est ici fringante et enjouée, mais je me rends aussitôt compte que le bruit de la bataille et cet état de choses sont parfaitement compatibles.

« Notre victoire est certaine ! » Toutes les conversations aboutissent à cette conclusion. La lecture des journaux confirme chaque jour un optimisme qui va grandissant. Si un léger fléchissement venait à se produire sur un point du front en Flandre, le public raisonnerait de la sorte : « Que voulez-vous bien qu'il nous arrive d'irrémédiablement grave ? Les Boches, s'emparant encore de quelques kilomètres de notre sol, devraient, avant six mois, rétrocéder le prix de cette ingrate conquête. On n'était

pas prêt du côté des Alliés et cependant on a résisté. Les nôtres travaillent maintenant d'arrache-pied, ils rattrapent leur arriéré. Doutez-vous de l'héroïsme français et de l'aide inépuisable des Anglais qui recruteront des soldats dans chacune de leurs innombrables colonies?... Pareilles réserves n'ont pas de fin. Pensez donc, l'Angleterre possède la moitié du globe! » Il serait fort inutile de me prêcher ainsi. Je suis un convaincu du grand triomphe et un adepte fanatique de l'écrasement des Teutons. Quand même, c'est un bain salubre, cette promenade maestrichtoise le long du Vrijthof, dans le grand Staat, jusqu'au pont de la Meuse, mi-barré et encombré de voitures qui avancent à la file, tandis que les piétons prennent la droite avec une discipline et un ordre constants. Je voudrais m'arrêter et me pencher par-dessus le beau fleuve gaulois qui a traversé la barrière de feu dans les environs de Verdun, qui a reflété les furieux combats, mêlé le sang des braves de sa race, et qui garde le caractère sacré de cette gloire tragique entre ces nouvelles rives apaisées. J'ai vu tantôt, chez un libraire, la carte du front, depuis la Suisse jusqu'aux dunes de Flandre!... Notre résistance est chaque jour plus puissante et, dans ce rempart du droit et de la civilisation, figure l'armée de mon pays. Comment ne pas me complaire dans le sentiment profond, délicieux, orgueilleux, de la valeur de ma race? La Hollande s'élèvera-t-elle un jour jusqu'à notre idéal?

Il me semble, arrivé dans la gare, que je puis parler haut, adopter des allures de maître, fixer hardiment mon prochain au fond des yeux, et — qui sait? — peut-être des gens me suivront du regard, murmurant avec un sentiment de secrète envie : « Celui-là, c'est un Belge! »

Mais plus tard, ne me trouverai-je pas bien ridicule, quand je relirai ces lignes écrites sous le coup d'un afflux de patriotisme nerveux et touchant?... Je m'en voudrais de ne point avoir noté ces caractéristiques d'un personnage que jouent d'instinct, à l'heure actuelle, bon nombre de mes concitoyens en pareilles circonstances. Le partage de cette naïveté doit être son excuse. Le brave docteur de mon village me disait encore la

semaine dernière : « Et maintenant, peu importe où nous irons à l'étranger, nous pourrons relever fièrement la tête ! » Je viens de mettre cette prédiction en action, et laissez-moi vous le confier : je ne me sens déjà pas si risible !

Dans le train qui m'emmène enfin à Fauquemont, l'occasion m'échappe de forcer l'attention du public. Les gens ne remarquent guère ma personne, et des pensées plus modestes et plus normales me réoccupent. Au moment du départ, quelque inquiétude me hanta sur l'état de la malade que je vais voir ; dans le courant de cette journée, distrait et sollicité de divers côtés, j'avais écarté tout souci sérieux à cet égard, et sur le point d'arriver, un peu d'appréhension vient à ma rencontre.

« Valkenburg ! », crient les gardes, car le joli nom de Fauquemont a cédé devant une traduction qui n'a pas l'ancienneté pour elle.

J'ai visité ce pays champêtre au temps jadis, quand tout le monde était heureux sans le savoir... Le souvenir que j'ai gardé des lieux me guide aussitôt vers l'hôtel où sont descendus les miens.

« Mme de Laminne ?

— Elle est dans sa chambre... » Et la patronne de l'hôtel monte devant moi l'escalier.

Je ne la questionne pas, craignant une réponse alarmante.

Bientôt, à la façon dont elle frappe à la porte et me regarde du coin de son œil souriant, je vois qu'il n'y a rien à redouter. Et j'ouvre, avant que nous parvienne l'invitation à entrer.

Deux heures plus tard, rassuré, et par la malade et par le médecin qui la soigne, je prenais, en compagnie de mon beau-frère, l'avenue descendant vers le centre de la petite ville. Il y avait dans le vent qui me fouettait le visage, dans le froid de ce premier soir d'hiver qui me piquait aux narines, une saveur singulière et neuve. Je continuais de goûter à un fruit défendu chez moi. Se trouvait-on bien dans ce Fauquemont, voisin de la frontière allemande, et cependant si lointain des hordes barbares qui écrasent aujourd'hui notre sol ! Je n'avais pas besoin d'insister auprès de mon compagnon pour lui faire comprendre

cette manière de sentir. Il acquiesçait avec empressement. Nous croisions des bourgeois de Tongres, trop heureux aussi d'être au calme, après avoir connu les violences de l'envahisseur... Seulement, je devenais celui qui revient de l'autre côté, le voyageur intéressant, et c'était fini le plaisir d'observer, d'écouter et d'emmagasiner pour mon compte, il fallait recourir à l'échange, mettre les amis au courant de ce qui se faisait en Belgique, et ils ne tarissaient pas en questions, si bien que, fatigués de marcher à travers ce pittoresque Fauquemont, entre ses deux portes moyenâgeuses, le long de la Gueule sinueuse, et devant les perrons de ses hôtels illuminés, nous sommes allés nous asseoir dans un cabaret, où je continuai de former le centre du groupe, non sans une grande envie de redevenir l'auditeur. Un orchestre, que je n'avais pas remarqué, me vint en aide. La cafetière, grosse personne blonde, tenait encore le doigt sur un ressort, quand déjà l'instrument bruyant nous servait une *Marseillaise* cuivrée. On se tut. Trois jeunes filles, blondes comme la patronne, nous observaient avec des yeux bleus et sentimentaux. Je crus un instant qu'il fallait patriotiquement se lever. L'attitude plutôt moqueuse de mes camarades me retint immobile, intrigué et curieux. Après le dernier accord, j'appris que les tenanciers de l'établissement étaient des Allemands qui ne rataient jamais le coup de Rouget de l'Isle, quand ils voyaient s'attabler chez eux des Belges ou des Français.

Comme le Limbourg hollandais est déclaré en état de siège et que l'heure de la fermeture des cafés sonne tôt, je regagne à dix heures mon hôtel, et prolonge entre mes draps, qui fleurissent la lavande, l'exquise impression d'échapper ce soir aux Prussiens.

Le lendemain, ayant passé la matinée près de notre convalescente, je suis sorti avec l'intention de tâter l'opinion publique. Les libraires vendent les *Nouvelles*, le *Courrier de la Meuse*, l'*Echo belge* et la *Gazette de Hollande*, ressuscitée il y a trois ou quatre ans par une pléiade d'écrivains de langue française et consacrée à une vigoureuse défense de nos idées. Fauquemont a eu son journal des réfugiés, appelé l'*Exil*, mais qui n'a pas persévéré ; de vieux numéros traînent encore aux vitrines.

Nous sommes dans une province catholique. La plupart des Hollandais du cru lisent, pour leur malheur, le *Maasbode*, un journal néerlandais religieux et germanophile. Il faut se résoudre à certaines constatations : en Allemagne, les catholiques se montrent plus enragés que les protestants à nous calomnier et à vouloir notre asservissement définitif. Le souvenir du Kulturkampf, qui suivit les victoires de 1870, est pour beaucoup dans leur manière habituelle de se comporter. Si la guerre devait se terminer au profit des Boches, le parti gouvernemental protestant acquerrait un renforcement de sa puissance et le cléricalisme indigène pourrait s'attendre à recevoir des coups. Les braves du Centre allemand, afin d'éviter cette pénible éventualité, prennent les devants, se proclament plus impérialistes que le Kaiser, plus militaristes que le Kronprinz et sa bande, plus intraitables que les plus fanatiques d'entre les « überalles ». La manière forte préconisée par ces pieux apôtres fait tenir pour des demi-brutes seulement les soldats de Louvain, de Termonde et de Dinant. On dit que dans la neutre Hollande, la classe dirigeante et conservatrice n'est guère sympathique aux Alliés, à cause de la politique avancée et irrégulière des derniers ministères français. J'ai trouvé la réfutation de cette opinion dans un journal hollandais de droite, qui se publie à Maestricht : « Vous nous reprochez, pour des motifs qui n'ont rien à faire avec la guerre actuelle, de souhaiter le succès de la France. La question dominante toutes les autres est celle-ci : De quel côté se trouvent le droit et la justice dans le présent conflit ? Un véritable catholique a le devoir de se ranger sous le drapeau où sa conscience trouve une réponse péremptoire à cette interrogation. Malheureusement, nombre de catholiques de Hollande ne pensent pas ainsi. »

Je vais, déambulant et chasseur de ragots, commettre une indiscretion locale. Le curé de l'endroit tient pour l'Entente, tandis que son vicaire a embrassé le parti des Barbares. Le dimanche, après l'Évangile, M. le curé ferme la porte de la sacristie, afin de ne pas entendre le sermon que son auxiliaire égaré sert aux malchanceux fidèles de la paroisse. Une telle

vivacité de sentiments nous fait grand honneur, et je lorgne le presbytère dans l'espoir de pouvoir décocher un large coup de chapeau à ce digne et complet allié. La colonie des réfugiés ne ménage pas ses démonstrations respectueuses, lorsque M. le curé prend le frais devant son logis. Hommages et animosités publics vont de pair en ces lieux. Je connais des Belges qui s'amuse, dans la rue, à coucher en joue au moyen de leurs cannes des jésuites allemands, appartenant à un couvent des environs. Faut-il blâmer cette chasse simulée et inopérante? Les Fauquemontois ne peuvent s'empêcher de rire, me dit-on, devant la mine déconfite de ces religieux ennemis. Songeons qu'il ne s'est pas trouvé un seul de leurs coreligionnaires, en Allemagne, pour s'émouvoir au martyre de nos prêtres! Ce n'est pas le rire qui devrait sonner à l'aspect d'un Boche, fût-il jésuite et manifestement ennuyé, par surcroît, de savoir sa nationalité reconnue.

Personne ne se vante ici d'être Allemand. Pareille origine se dissimule derrière les comptoirs, où l'on vous fait risette en français, si vous arrivez du pays occupé, et où le Hollandais lui-même ne découvrira jamais qu'un Germain honteux. L'histoire de l'orchestrion se généralise. Les mouchards à la solde de l'Empire ont l'occasion d'envoyer à leurs maîtres des considérations typiques sur l'inimitié allemande par delà les douanes. Oui, plus j'écoute et regarde, et plus je me persuade que notre entourage éprouve mieux que de la compatissance envers le peuple belge. Nous sommes au-dessus d'un sentiment moyen; il faut lever la tête pour apercevoir l'étoile qui nous guide. Le roi Albert incarne l'héroïsme absolu. On ne se représente point sa personne sans un rayonnement dans l'imagination. La grandeur de son action journalière exalterait le cœur le plus rebelle à l'enthousiasme. Nous devons être — et nous sommes déjà aux yeux de l'étranger — des sujets dignes de pareil chef. Il y a là pour nous un motif continu d'émotion, et il faut que notre fièvre intérieure chauffe chacun de nos actes. Nous resterons alors en conformité avec le devoir et mériterons les marques d'attachement que j'ai senties autour de moi.

Je ne perds pas pied dans le lyrisme et m'en voudrais de provoquer la raillerie sur pareil sujet. Tenez, tantôt chez le figaro du coin, de braves gens lisaient leur *Courant* et commentaient hautement et visiblement à mon intention, les derniers exploits des combattants de l'Yser, ayant au milieu d'eux, auguste exemple, le Roi! Le moyen de ne pas sentir battre sa poitrine et trembler un peu sa lèvre, même sous le rasoir du barbier et avec la tête bouffonnée, tout ensavonnée, que vous renvoie le miroir d'en face? Je me serais bien levé tout de suite et, la serviette au cou, j'aurais serré les mains fraternelles de ces honnêtes Limbourgeois... Un stupide respect humain me retint et, le poil coupé, l'ambiance n'était plus assez vibrante pour reprendre le geste projeté.

Par contre, je transcris avec moins d'entrain cette histoire arrivée à l'un de mes compatriotes qui s'est fixé près d'ici, à Heerlen.

Un jour, le Prince consort s'annonce dans la localité. Branle-bas général, malgré le peu de popularité dont jouit, en Hollande, le mari de la reine. Un abbé fort aimable, à la tête des œuvres sociales de l'endroit, se charge de piloter ce visiteur de marque. Sociétés coopératives, patronages, assurances et réassurances, caisses de secours, hôpitaux ont fait depuis une heure les frais de la tournée, quand le Prince, s'adressant à son cicerone :

« Vous avez des réfugiés belges dans la paroisse? »

Et sur la réponse affirmative qui lui est faite :

« Je voudrais causer avec l'un d'eux. »

Il se trouva, en ce moment, qu'un avocat très distingué du barreau de Tongres vint à passer.

L'abbé pensa que personne ne pouvait mieux servir son dessein, et il héla le Belge, assez ennuyé d'avoir à congratuler un personnage pour lequel il ne se découvrait guère de penchant, et préoccupé en outre par un détail d'étiquette : « Comment allait-il, dans la conversation, qualifier Henri de Mecklembourg-Swerin? »

La fin de l'entretien mérite de passer à la postérité. Le Prince conclut textuellement :

« Oui, les Allemands sont chez vous. Ils y resteront, monsieur. Et je soupçonne que nous devons aussi leur céder un morceau. » (*En ik heb « soupçons » dat wij hun ook een brok zullen moeten geven.*)

Le ton ne révélait aucune nuance de regret ou même de mélancolie.

Et le patriote de Belgique prit congé de *Zijne Hoogheid* (Sa Hautesse). Il avait par hasard piqué dans le mille, en donnant ce titre honorifique à cet officier prussien. L'étiquette hollandaise était sauve, mais que penser du Prince consort, de son calme, de sa résignation anticipée, oui, que penser de « Sa Hautesse » devant l'expectative d'une annexion de territoire néerlandais au profit de son pays d'origine? Pauvres, pauvres Hollandais!... Ils méritaient mieux, ne fût-ce que pour avoir accueilli si généreusement les réfugiés belges sans ressources, quand bien même ils se rattraperaient un peu sur la bourse de ceux qui payent en beaux deniers sonnants les frais de l'hospitalité étrangère. Je ne me déciderais pas à proclamer — devant les pires menaces — qu'Henri de Mecklembourg-Swerin me paraît avoir fière allure; mais, me souvenant d'où il sort, je ne puis m'empêcher de constater que « Tous, tous sont les mêmes, de bas en haut! » Et si vous croyez que cette preuve m'afflige!

Après avoir serré ces glanes dans un coin de ma mémoire, laissant au temps de débrouiller et de classer les réflexes de ces menus événements, j'éprouve le besoin de m'épancher par l'écriture. Mon séjour dans le Limbourg cédé me donne l'occasion de m'exprimer librement dans des lettres qui partiront pour le front et pour la France. Le soir, à Maestricht, je trouvais à mon adresse, dans le tableau du *Café Suisse*, une carte écrite aux avant-postes de l'armée de Sarrail. Elle était ornée des drapeaux des puissances alliées. Je l'ai regardée longuement, je l'ai touchée avec respect, elle venait de l'endroit où se joue notre avenir, et celui qui me l'envoyait faisait si joyeusement du sacri-

fière de sa vie l'assurance de la victoire! Sommes-nous de peu d'importance à côté d'un simple soldat! Que resterait-il de notre intellectualité, de notre activité morale, de nos acquisitions et créations spirituelles dont nous sommes si fiers, sans le brave garçon qui se fait tuer dans un ardent assaut ou tombe, isolé, tandis qu'il monte la garde de notre civilisation? Redevenons humble, malgré notre qualité de Belge. Elle ne suffit pas. Même dans l'union du plus brûlant patriotisme, il y a Belges et Belges. Et les meilleurs sont là-bas.

Nous venons de voir ce là-bas au cinéma maestrichtois, ou du moins nous avons aperçu, à l'arrière de la tranchée, des régiments en marche, précédés de drapeaux, dont on ne distinguait pas les couleurs sur l'écran blanc et noir. Qu'importe! Nous y avons mis ces couleurs, et nous sentions le vent qui les gonflait et nous respirions l'atmosphère de fierté et d'abnégation répandue sur le viril spectacle. Le public a réclamé jusqu'à trois fois le défilé de nos troupes. A la musique martiale de l'orchestre se rythmaient nos volontés, frémissaient nos poitrines et se contractaient les gorges. Il y avait, dans la salle, une foule de spectateurs qui parlaient le néerlandais et qui battaient des mains comme nous.

Je couche ce soir chez un bourgeois de cette ville; son nom d'allure bien française étonnerait, si l'on ne pensait tout de suite aux huguenots qui trouvèrent asile pendant la persécution dans la tolérante Hollande. L'adresse de ce parpaillot authentique me fut donnée à l'hôtel, qui est comble. Beaucoup d'étrangers passent la nuit chez l'habitant. Mon hôte et sa femme rivalisent de prévenances. Sur une allusion de ma part, ils se montrent extrêmement flattés de leurs lointaines origines. Nous avons conversé tard, et cependant, pour ne pas écorner la journée de liberté qui me reste, je voudrais me lever demain de bonne heure. Je prends congé sur l'espoir de jours meilleurs, dont ce couple aimable me prédit le prochain avenir.

Dernières courses dans Maestricht, ce 15 novembre. J'acquiers toute une iconographie de guerre destinée à ceux qui demeurent enfermés dans mon pauvre pays. Un grand portrait

du Roi que publie l'*Illustration*, de cinglants dessins de Ramaekers dans le *Telegraaf*, des vues de nos villes détruites, des cartes du front, et puis des journaux et encore des journaux... Images et littérature me donnent à vue d'œil de l'embonpoint. Dans l'obscurité, les Boches de la frontière ne se rendront compte de rien, à moins qu'ils n'explorent à tâtons les voyageurs.

Devant la poste, un arrêt, à cause de cet avis affiché au-dessus de la boîte aux lettres : *Toute correspondance avec la Belgique est supprimée.*

Notre éloignement, notre peine, notre séparation d'avec le reste du monde ne sauraient être rappelés de façon plus simplement cruelle.

Dans quelques heures s'effectuera le retour vers le Limbourg natal. Des carrioles hétéroclites se trouveront en partance au début de l'après-midi. J'avise une espèce de chiffonnier des environs de Hasselt, qui derrière le poney attelé à sa charrette surgit dans le trou rond d'une bâche grise tendue sur arceaux. Je serai ramené par ses soins. Le temps s'écoule maintenant chargé de tristesse, je ne ramasse plus aucun motif de réconfort dans la foule qui encombre les rues, et quand la pluie se met à tomber, j'y découvre un complément à mon état d'âme chagrin. Maestricht circule sous les parapluies, je me glisse sous la bâche. Nous allons partir, nous sommes partis. Il pleut, il pleut, le soir descend, nous roulons cahin-caha, la plaine luisante et morne nous entoure. Pas d'incident à la frontière. Les villages désormais vaincus s'allongent au ras des routes interminables. Le vent s'est levé et projette, dans l'obscurité, la pluie à l'intérieur de notre abri précaire. La lanterne branlante de l'équipage éclaire un côté de la route boueuse, les troncs des arbres dans le court rayon de la flamme apparaissent et disparaissent sans relâche. Deux ou trois fois encore les sentinelles allemandes nous arrêtent, examinent nos passeports, s'informent de ce que contiennent les caisses entassées derrière nous. Mes entournares les laissent indifférents. Il pleut désespérément. Mon conducteur me raconte des histoires insanes... Les Belges et les Anglais se seraient emparés d'Ostende, les Allemands auraient réuni tous

leurs hommes sur la Grand'Place de Bruxelles et l'évacuation de la capitale allait commencer.

Nous laissons Bilsen derrière nous, notre lanterne éclaire un instant la première maison de Diepenbeek ; le mauvais pavé secoue impitoyablement la guimbarde et son contenu, le terrain de plus en plus fangeux déborde sur la chaussée, la pluie tisse ses fils et continue de mouiller par à-coups nos visages. De petites lumières, devant nous, ont l'air de danser sur l'océan de cette nuit lugubre. Je suis prêt à me laisser aller à la dérive, à souhaiter de couler dans les ténèbres sans fond de l'immense campagne invisible. Cependant, les lumières se rapprochent, grandissent, et c'est Hasselt.

Rendu, fourbu, comme si j'avais peiné le long de ces vingt-cinq kilomètres entre les brancards de l'attelage, je reprends difficilement pied dans les rues noyées, et la terre semble remuer... Des Prussiens passent, casques reluisants sous l'averse ; leurs bottes font gicler l'eau hors des flaques du pavé, leurs vêtements trempés amortissent le cliquetis des armes. Il y en a un qui glisse et s'étale à plat dans la saleté. Seigneur, j'ai bien plus envie de pleurer que de rire!

GEORGES VIRRÈS.



DURENDAL

Car la main de Roland la mettrait dans la tienne!

H. DE BORNIER.

Sur quel autel brisé, dans quel burg féodal,
Au fond de quelle austère et morne basilique
Gisait le glaive altier de Roland, Durendal
Dont nul n'osait toucher la lame symbolique?

Un prêtre au cœur de feu l'osa. L'âpre relique
Du vieux temps simple et rude et naïf et loyal,
Où l'on savait encor mourir pour l'idéal,
Ne parut pas trop lourde à sa main catholique.

Et voici qu'au soleil on vit, étincelant,
Rayonner tout à coup le glaive de Roland
Dans les éblouissants tournois de la pensée.

Et son éclair d'acier resplendissant et pur
Semblait aux pèlerins des routes de l'azur
Une croix de lumière en l'air vibrant tracée.

ÉMILE CHARDOME.



Un rameau de myrte

Sur la tombe d'Henri Moëller, je viens à mon tour déposer un rameau de myrte.

Correspondant parisien de *Duwendal*, j'ai été en longues relations épistolaires avec cet excellent homme; ses cartes postales, sabrées d'hiéroglyphes parfois irréductibles, me bombardaient généreusement de commissions, d'instructions et d'objurgations; et j'avais fini, sans l'avoir jamais vu, par me faire une idée de lui qui ne se trouva pas très inexacte, quand j'eus le plaisir de faire enfin sa connaissance personnelle.

Ce fut à Bruxelles, chez notre ami commun Paul Mussche, que je le vis, car, comme il ne venait jamais à Paris, il fallait bien aller à Bruxelles pour le rencontrer, et je fus sur-le-champ séduit par sa vivacité alerte et sa cordialité expansive; je compris tout de suite les sympathies qu'inspirait ce petit homme remuant et affectueux, le rayonnement qu'il exerçait sur tous ses alentours et le succès avec lequel il avait pu faire vivre et prospérer une de ces revues luxueuses d'art et de littérature que leur luxe même semble prédestiner à une durée éphémère.

Duwendal était bien son œuvre. C'est lui qui en composait les numéros et en choisissait les illustrations, qui la rédigeait en partie et qui en maintenait le haut caractère esthétique. La collection de cette belle revue restera un monument du plus haut prix et une preuve indéniable du culte que l'élite bruxelloise rendait à la beauté des formes comme des phrases. Sa couverture, ses deux couvertures successives, d'une riche fanfare de couleurs et d'arabesques, criaient au passant hâtif d'ouvrir ses livraisons pour y admirer les joailleries d'art raffiné que Moëller y entassait avec délices. Poésies, poèmes ou prose, fragments dramatiques, nouvelles, essais, critique, rien de ce qui s'y

trouvait n'était vulgaire ou médiocre ; peu de revues ont eu une tenue littéraire aussi impeccable.

Henri Møeller était prêtre, et seuls les pharisiens ou les béotiens pourraient s'étonner de voir un prêtre diriger une revue d'art et de littérature. A côté du ministère paroissial qui est, je n'en disconviens pas, le rôle naturel de l'homme de Dieu, il y a d'autres missions dans le monde qui ne doivent pas lui rester étrangères. *Multæ sunt mansiones...* Et, à vrai dire, le prêtre ne devrait-il pas être tout homme, comme tout homme ne devrait-il pas être le prêtre ? Mais expliquer ceci m'entraînerait trop loin. Qu'il me suffise de noter qu'un prêtre n'est pas déplacé à la tête d'une revue soucieuse de beauté plastique comme de beauté morale, et que la possibilité d'une écriture corruptrice comme d'un art troublant ne doit pas prévaloir contre la réalité d'une littérature saine et noble et d'une beauté sérénisante. Peut-être même telles dévotes personnes gagneraient-elles à vivre davantage dans l'atmosphère des beaux tableaux et des strophes harmonieuses, elles y perdraient un peu de cette âpreté puritaine qui n'est pas de la sainteté et qui serait plutôt du contraire. L'art et la religion sont de même origine. Le frisson d'admiration de l'un est frère du frisson d'adoration de l'autre, et le bon abbé Møeller n'aura pas été infidèle à son caractère sacerdotal en louant Dieu dans les chefs-d'œuvre de ses créatures, comme les prophètes et les psalmistes l'ont fait dans le chef-d'œuvre de sa création.

Pauvre abbé Møeller, qui s'est endormi dans la paix du Seigneur et dans la guerre des hommes, la plus démoniaque, la plus satanique des guerres ! Il n'aura pas goûté ici-bas la suprême joie de voir sa patrie délivrée et le droit victorieux. Du moins, que notre piété amicale lui rende le témoignage d'un souvenir qui ne s'éteindra pas et d'une gratitude profonde pour les services qu'il a rendus à la cause du Bien et du Beau !

HENRI MAZEL.

Souvenirs



Il y a plus de vingt ans que je fis la connaissance de l'abbé Møeller. *Durendal* avait alors dépassé sa quatrième année d'existence et l'abbé rêvait d'imprimer un nouvel essor à sa chère revue, d'en élargir le cadre, d'y consacrer notamment une rubrique spéciale à l'art musical et à ses diverses manifestations. C'est dans le dessein de me confier l'honneur de cette part de collaboration qu'il me fit mander un jour chez lui. Je fus promptement mis à l'aise et conquis par cet accueil empressé, infiniment cordial, se traduisant en ces effusions chaleureusement expressives si bien connues de tous ses amis. Il me retint longuement auprès de lui, m'entretenant avec une véritable émotion de ces idées si chères qui furent la constante préoccupation de sa vie, sur la prééminence de l'art, reflet terrestre et adorable de l'immortelle Beauté, et conséquemment sur la grandeur de la mission de l'artiste appelé à exercer un véritable sacerdoce. Dès cette première entrevue, prélude d'une vive et solide amitié, je fus amené à entrer en contact avec cette âme si profondément sincère, droite, ouverte, sans voiles, recoins ni secrets, à pénétrer dans l'intimité de cette nature enthousiaste, primesautière, toute d'expansion vibrante et de spontanéité affectueuse.

De fait, tout le ressort de son âme impulsive et généreuse, toutes les réserves de son énergie et de son activité sans cesse en éveil, il les voua avec un désintéressement admirable au service de la revue *Durendal*; et qu'ici, en guise d'adieu, il me soit permis de rendre un dernier hommage à cette *Durendal*, dont le nom s'identifie en quelque sorte avec celui de notre ami disparu, *Durendal*, qui, par le concours de précieuses collaborations, ne tarda pas à tenir une place considérable dans notre mouvement

d'idées, à compter au nombre des manifestations les plus complètement significatives de la vie littéraire et artistique de notre pays, où Fernand Severin, Franz Ansel signèrent tant de poèmes élevés et purs, où apparurent pour la première fois et se firent connaître les noms aimés de tant de poètes de race appartenant à notre génération, Charles de Sprimont, Thomas Braun, Victor Kinon, Pierre Nothomb, bien d'autres encore!

Durendal venait, du reste, à son heure. La *Jeune Belgique*, dont la généreuse et féconde initiative avait marqué l'éveil de notre conscience littéraire, allait bientôt cesser de paraître. *L'Art Moderne*, revue très vivante, très brillamment conduite et dirigée, limitait plus spécialement son activité dans le domaine de la pure critique d'art. Il est d'ailleurs hors de doute que les grands recueils périodiques, qui, préoccupés de scruter tous les problèmes d'intérêt actuel, embrassent pour ainsi dire l'ordre entier des connaissances humaines, politique, religion, histoire, sciences, etc., ne peuvent attribuer à l'art qu'une place mesurée et restreinte et que, d'autre part, les publications s'occupant d'un art spécial, avec une tendance assez naturelle à envisager le détail technique, versent souvent dans l'érudition pure, s'adressant surtout à un public de professionnels et d'initiés.

Durendal, au contraire, fut excellemment une revue d'art, dans le sens large du mot, considérant en effet l'art sous toutes ses formes, dans tous ses modes d'expression. Évitant soigneusement l'écueil d'une érudition trop appuyée, elle ne cessa cependant de conserver une tenue très haute, notamment par cette partie bibliographique si riche, si documentée, si complète, répertoire instructif et intelligemment commenté de tout ce qui s'est écrit d'intéressant pendant vingt années non seulement en France et en Belgique, mais encore à l'étranger. C'est également un plaisir pour moi de rappeler ici l'intérêt tout spécial que *Durendal* manifesta en tout temps pour l'art musical et de signaler dans ce domaine, indépendamment de ma part de collaboration, tant d'articles remarquables, tant d'études de saine et forte critique dus à la plume de L. Wallner, Ernest Closson, Ch. Martens, J. Ryelandt, l'abbé Verhelst, etc.

Pourrai-je citer ici quelques-uns des traits caractéristiques qui composaient la physionomie de notre ami regretté? L'abbé Moëller fut certes un combatif. Entre autres souvenirs, on se rappelle la fougue emportée avec laquelle il livra bataille à Brunetière, dont le pessimisme autoritaire, affirmant *ex cathedra* la faillite de l'art, eut le don de l'exaspérer. Mais l'abbé n'eut jamais le tempérament d'un véritable critique. Ses enthousiasmes juvéniles à propos de l'œuvre préférée jaillissaient généralement du fond de son âme, pleins et entiers, sans l'ombre d'une restriction ou d'une réserve. Il aimait ou il détestait, semblable sous ce rapport au grand philosophe catholique qu'il admirait si profondément, Ernest Hello, esprit supérieur, planant à l'aise sur des sommets sublimes d'où son regard d'aigle, plongeant de très haut et perçant les nues des contingences, apercevait nettement les tares et les misères de l'humanité, mais qui, en matière de critique littéraire, se montra maintes fois si peu perspicace à force de vouloir l'être trop.

Si, en littérature, l'abbé était bien de son époque, affectionnant surtout les écrivains et les poètes contemporains, favorable du reste aux initiatives novatrices, aux esprits chercheurs et indépendants soucieux de découvrir des sentiers non encore battus, en musique, au contraire, il marquait une préférence sensible pour les expressions d'art immortalisées par les grands génies classiques, admirant par-dessus tout Bach et Beethoven dont, chaque fois qu'il venait passer la soirée dans mon « home », il me demandait de lui interpréter au piano une symphonie ou une sonate. Dans la production belge contemporaine, c'est d'ailleurs à Edgar Tinel, notre grand musicien traditionaliste, qu'il parut toujours s'intéresser le plus vivement.

Au reste, on se ferait une idée incomplète de l'abbé Moëller, si on voulait le considérer et l'apprécier exclusivement dans ses fonctions de directeur de revue. Les relations multiples et étendues, qu'il entretenait à Bruxelles avec les différents groupes de la société, le mirent à même d'exercer en maintes circonstances une sorte d'action morale qui ne fut pas dénuée d'importance. Sa bonhomie souriante, sa gaieté familière, sa souplesse d'adap-

tation, la candeur de ses enthousiasmes et surtout sa large tolérance à l'égard de toutes les opinions philosophiques ou religieuses lui donnaient accès dans les milieux intellectuels les plus divergents d'idées et de tendances, et il ne manquait point, le cas échéant, de semer une bonne parole, dissipant, lorsque c'était nécessaire, plus d'une prévention injustifiée. Dans ses moments d'expansion, il avait une tournure d'esprit amusante, se traduisant souvent en saillies piquantes, en boutades pleines de saveur. Il rencontre un jour dans la rue une dame inconnue, qui juge opportun de l'interpeller en s'écriant : « Vive Ferrer ! », à quoi l'abbé se borne à répondre joyeusement et d'un ton convaincu : « A bas la calotte ! madame. »

Aux premiers jours de la catastrophe mondiale, l'abbé Moeller témoigna d'un optimisme superbe, plein de confiance dans la victoire de la cause la plus magnifique pour laquelle on ait jamais combattu, et la force inébranlable de cette conviction, il s'attachait à la faire pénétrer dans l'esprit de tous ceux qui l'entouraient. Plus tard, ses dispositions changèrent. N'ayant naturellement point consenti à plier sa noble *Durendal* aux exigences d'une censure insolente et profanatrice, il se trouva soudainement destitué de ce qui pour lui représentait la plus précieuse source de réconfort, cette revue dont il était l'âme et où il avait concentré toutes ses joies, tout l'intérêt de sa vie. Là se trouve assurément une des causes principales de sa mort. Un grand nombre de ses amis étaient loin. Aux autres il consignait sévèrement sa porte, et cette attitude si contradictoire avec sa nature foncièrement cordiale et affectueuse était un indice sûr de la profonde dépression physique et morale qui le minait.

Quelques semaines encore, et il aurait pu saluer, avant de mourir, le retour triomphal de notre Roi et de nos armées venant recueillir, en un jour d'indicible émotion, la récompense du geste le plus sublime que l'histoire ait consigné depuis les temps héroïques de Marathon. Dieu ne l'a pas voulu. Je regrette vivement la disparition de l'abbé Moeller qui fut pour moi, dans les bons comme dans les mauvais jours, un ami

très dévoué, intimement mêlé à une notable période de ma vie littéraire et artistique. Je regrette non moins vivement la disparition de *Durendal*, à laquelle j'eus si longtemps l'honneur de collaborer et où, pendant près de dix-sept ans, j'ai tâché de mettre le meilleur de moi-même.

GEORGES DE GOLESCO.



INAUGURATION DU MÉMORIAL DE L'ABBÉ MÖLLER

Le 8 octobre 1918, à 2 h. $\frac{1}{2}$, « heure belge », ainsi que le portait une invitation dactylographiée, quelques amis de l'abbé Möller s'étaient réunis au cimetière de Calevoet pour procéder à la translation de sa dépouille mortelle.

Née d'une touchante et pieuse fidélité, cette cérémonie avait revêtu un caractère de furtive et profonde tristesse, — celle-là même qui pénétrait toutes nos réunions du temps de l'occupation, où l'on cachait avec pudeur ses deuils comme ses joies.

Mais, sans doute, tandis que le canon ébranlait les hauteurs pleines d'échos du sud de Bruxelles, déjà le grand souffle de la délivrance traversait prodigieusement les âmes...

Il fallut cependant attendre deux ans encore, jusqu'au 13 novembre 1920, et que fussent revenus de l'exode les nombreux amis de l'abbé Möller, pour que pût s'élaborer et se réaliser cette pensée initiale du mémorial auquel avaient songé, dès lors, les fidèles du dedans en l'absence de ceux du dehors.

Une pierre, une inscription, une croix s'élevant au lieu choisi, devaient dire sans emphase et sans phrases ce qu'avait été le cœur de l'homme et du prêtre qui dormait là, afin qu'en fussent réchauffés une fois encore ceux qu'il avait connus, soutenus, aimés. Et ce devait être, pour ces derniers, en même temps que l'accomplissement d'un pieux devoir, une sorte de réconfort, de compensation au sortir du long et pénible exil, que cette heure de revivance cordiale où, amis si opposés et si divers, se reconnaissant ou se connaissant enfin, ils échangeraient devant la tombe de leur ami commun quelques-unes de ces paroles graves, émues et chaudes, par lesquelles les hommes communiquent avec le multiple et unique et secret idéal.

... Des paroles qui fissent vibrer le meilleur de nos âmes et capables de ranimer le feu sur lequel la guerre et toutes ses

désillusions — dont la moindre ne fut pas la paix — ont jeté trop de cendres.

Ce furent d'abord les paroles de la liturgie chrétienne en cette pauvre église faubourienne de Calevoet, église provisoire si tapie, si perdue aux abords de la grand'route, que la circulaire d'invitation avait dû mentionner les numéros de la chaussée entre lesquels on la pouvait découvrir... Il était du destin de cet homme pauvre qui réalisa cependant de tout l'élan fougueux de son désir la parole du psalmiste : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison... », que sa dernière messe fût chantée entre les quatre murs bariolés et nus d'une église totalement disgraciée.

Il y songeait sans doute, cet officiant qui dépassait les autres de son chef aurolé de mysticisme, l'abbé Cuyllits. Alternée aux répons cahotants des chantres, sa voix déversait l'espérance et la miséricorde divines sur le modeste catafalque que rehaussaient seules la barrette et l'étole déposées sur le drap noir.

Symbolique aussi, au sortir de l'église, par cette glaciale matinée, la théorie de ceux qui s'en allaient, glissant sur les pavés gras et ronds de la chaussée, vers la dernière demeure du fondateur de *Durendal*.

Dos courbés, collets relevés, ils affrontaient la morsure de la bise, comme jadis celle de la médiocrité, aux temps besogneux des débuts de la littérature belge.

Et puis, c'est à travers le cimetière, un cimetière bourgeois et cossu étagé aux flancs d'une sablonnière, la montée, la montée toujours vers l'esplanade qui soudain domine tout un paysage frémissant et serein, un coin de pays brabançon, des maisons basses, agenouillées au bord des routes entre les haies de hauts peupliers, doux pays qu'aimèrent nos peintres, depuis Breughel l'Ancien jusqu'à Valérius de Sadeleer.

Et les fronts se découvrent devant la croix celtique, très pure, très noble de ligne, qui barre cet horizon quasi religieux.

L'abbé Möeller nous groupe ici, une fois encore, pèlerins

qu'il ralliait jadis et entraînait vers les hauteurs de l'art pour Dieu.

Et nous rejoignons à travers la brèche, par delà le trou que fit en chacun de nous la guerre, sa personnalité forte et persuasive. Ce qu'elle a été, ce que beaucoup d'entre nous lui doivent, fut redit ici excellemment.

S'arrachant au labeur difficile de la formation d'un nouveau cabinet, Henry Carton de Wiart tint à relier le passé au présent, en exprimant son hommage à l'initiateur, à l'animateur de toute une fervente jeunesse. Il rappela aussi qu'amoureux de son pays, l'abbé ne croyait pas qu'un artiste ou un écrivain pût se désintéresser de la chose publique. Et il nous prouvait que la réciproque peut et doit être vraie.

Pierre Nothomb fit ensuite, avec tout son cœur, le récit de ses débuts littéraires et de la part qu'y eut le bon abbé. Et rappelant aux jeunes gens la tâche immense, ardue, qui les attend aujourd'hui, lui aussi en appelait à ces énergies nationales, qu'il s'emploie de toute son âme à soulever...

Après quelques mots de remerciements, exprimés par le professeur Mceller au nom de la famille, M. Léopold Rosy, directeur du *Thyrse*, vint déposer une gerbe de fleurs sur la dalle du monument. Ses paroles émues furent l'hommage d'une génération littéraire à l'un de ses aînés, et un bel exemple de solidarité.

Et comme aux jours tragiques d'octobre 1918, un grand souffle d'espoir saisissait à nouveau les cœurs. Orateurs et auditeurs, debout et tête nue sous la rafale qui, à présent, sévissait, apparaissaient comme des témoins de fidélité qui ne laisseraient pas se rouiller au fourreau le glaive légendaire.

HÉL.-TH. BRAUN.



MÉMORIAL ABBÉ MÖELLER

COMITÉ

Présidents: MM. Henry CARTON DE WIART et Jules RENKIN, ministres d'Etat.

Vice-présidents: MM. le comte D'ARSCHOT et VERLANT.

Secrétaire: M. BAUTIER, Pierre.

Trésorier: M. POILS, Jean-François.

Membres MM. ANSEL, F.; BRAUN, Thomas; BULENS, Charles; DE GOLESCO, G.; DELCOMMUNE, Alexandre; DESTRÉE, dom Bruno, O. S. B.; DE VISAN, Tancrede; DEVREESE, G.; DIDERRICH, Norbert; DULLAERT, Maurice; FIERENS-GEVAERT, H.; GILBERT, Eugène; GOFFIN, Arnold; HENNEBICQ, José; HORN, Max; JANSSENS, Joseph, Anvers; KINON, Victor; LAGAE, Jules; NOTHOMB, Pierre; OUVRELEAUX - LAGASSE; RYELANDT, J.; STAMESCHKINE, Constantin; VAN DEN BOSCH, Firmin; VERHAEREN, Alfred; VINÇOTTE, Th.; VIRRÈS, Georges.



MONUMENT ABBÉ MÖLLER

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

S. M. LE ROI ALBERT DE BELGIQUE.

MM. AGEORGES, Joseph, Paris; ANSEL, Franz, chef de division au ministère des sciences et des arts, Bruxelles; ARENDT, Albert, ingénieur, Marchin; ARNOLD, Bruxelles; D'ARSHOT, comte, Bruxelles.

MM. BACHA, Eugène, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale; BAUTIER, Pierre, avocat, docteur en philosophie et lettres; M^{lle} BAUTIER, Léonie; M^{lle} BAUTIER, Marie; MM. BEAUCK, François, artiste peintre; BEAUQUESNE; BECK, François, ingénieur; BEKAERT, Alfred, agent commercial; BEKAERT, Maurice, docteur en droit; BERTHET-ESQUIROL, Adolphe, homme de lettres, Lyon; BESME, Georges, Bruxelles; BETTON, Joseph, abbé, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Drôme; BORDEAUX, Henry, de l'Académie française, chalet du Maupas, à Cognin (Savoie); BONDUELLE, Paul, architecte, Bruxelles; BOSMANS, Jules, conseiller de la Cour; BRASSINE-DE BOECK, Edouard; BRAUN, Thomas, avocat; BRIGODE, Georges, avocat; BRUYLANDTS, G., professeur à l'Université de Louvain; BUISSET, René, procureur du Roi, Nivelles; BULENS, Charles, éditeur, Bruxelles; BUSCHMANN, directeur de l'*Art flamand et hollandais*, Anvers.

MM. CAMBIER, Fernand, notaire et bourgmestre, Walcourt; CARDON, Charles-Léon, membre de la Commission des Musées; CARTON DE WIART, Henry, ministre d'Etat; CARTON DE WIART, chevalier Edmond; CHARDOME, Emile, ingénieur, Verviers; CHARDOME, Emile, professeur, Valparaiso; COOREMAN, Gérard, ministre d'Etat; CORNIL, Léon, chef du cabinet du ministre de la justice; CROKAERT, Henri, notaire, Bruxelles; CROUSSE, Norbert, ingénieur; CUPPENS, Auguste, curé, Loxbergen (Haelen); CUYLITS, Paul, curé.

MM. D'Aoust, Paul, avocat; DASSET-MARLIER, Eugène, ingénieur; DEBALSIEUX, Théophile, professeur à l'Université de Louvain, Louvain; DE BAVAY, Gustave-Paul, conseiller honoraire à la Cour de cassation; DE BOECK, Pierre, industriel; DE BUGGENOMS, Liège; DE CLERCK, Maurice, négociant, Evergem lez-Gand; DE COPPIN DE GRINCHAMPS, baron Ultain, château de Melroy, par Vezin (Namur); M^{me} DE CRAENE DE SURMONT, Courtrai; MM. DE CONINCK,

Georges, avocat ; M^{me} la baronne DE FIERLANT-DORMER ; M^{me} Gaston DE GERLACHE DE GOMERY, Boitsfort ; MM. DE GOLESCO, Georges, critique d'art, Bruxelles ; DELATTRE, docteur ; DELCOMMUNE, Alexandre ; DE MAERSCHALCK, Martial, publiciste, Bouges (Namur) ; DE PRÉMOREL, Adrien, homme de lettres, Nassogne ; DE RIDDER, Ernest, juge au Tribunal de 1^{re} instance, Anvers ; DE SADELEER, Paul, avocat ; baron DESCAMPS, Ed., professeur à l'Université de Louvain, sénateur ; DESCAMPS, Pierre ; DE SMET, Aug., aqua-relliste ; DESTRÉE, député, ministre des Sciences et des Arts, Marcinelle ; DE STREEL, Paul ; DE TRANNOY, baron, Hof ter Bruelen, Tongerlo ; DE VISAN, Tancrede, homme de lettres, Lyon ; DEVOS, R. ; DEVREESE, God., statuaire, Schaerbeek ; DEWIT, Albert, libraire ; D'HOOP, Ernest, ingénieur ; DIDERRICH, Norbert, ingénieur ; DRESSE-DELLOYE, Edm., consul de Danemark, Liège ; DUBOIS, Ernest, directeur de l'Institut supérieur de commerce, membre du Conseil colonial, Anvers ; M^{lle} DUBOIS, Fernande, artiste brodeuse ; MM. DUBOST, Ed., sénateur ; M^{me} DUGNOLLE, MM. DUJARDIN-DANSAERT, DULLAERT, Maurice, directeur général au ministère de la justice ; M^{me} DUPONT-THIÉRY.

MM. EEMAN, Albert, procureur général près les juridictions mixtes, Alexandrie (Egypte) ; EEMAN, Ernest, conseiller à la Cour d'appel mixte d'Alexandrie, Bacos, Ramah (Egypte) ; EREMANS, Adolphe, marbrier.

MM. FIERENS, Laurent, avocat, Anvers ; FIERENS-GEVAERT, conservateur des Musées de peinture.

MM. GERARD-WÉGIMONT, Pierre, juge de paix ; GILBERT, Eugène, homme de lettres, château de Tailfer, par Lustin ; GILON, Ivan, avocat ; GOFFIN, Arnold ; GOFFIN, Romain, receveur des droits maritimes, Mont-Saint-Amand lez-Gand ; GOYAU, Georges, Le Breuil-en-Auge, Calvados (France) ; GROU-TARS, A., Bruxelles.

MM. HALFLANTS, Joseph, juge de paix ; le chanoine HALFLANTS, Paul, Koekelberg ; HALLET, Max, député ; M^{lle} HARMIGNIE, Madeleine, Mons ; M^{lle} HAZARD, Marie ; MM. HORN, Max, commissaire du Gouvernement ; HOUTART, Francis, avocat ; HYNDERICK DE GHELCKE, chevalier Charles.

MM. JANSSEN, baron ; JANSSENS DE VAREBEKE, Félix, docteur en droit ; JANSSENS DE VAREBEKE, Joseph, artiste peintre, Anvers ; JOERGENSEN, Johannes, littérateur, Assise (Italie) ; JOURDAIN, Jules, statuaire.

M^{lle} KALCHER, Marthe ; MM. KIERE-MEUNIER, Alfred ; KINON, Victor, directeur général au ministère de la justice, Watermael ; KRAÏNS, Hubert, littérateur.

MM. LAERMANS, Eugène, artiste peintre ; LA FONTAINE, Henri, avocat,

vice-président du Sénat ; M^{lle} LA FONTAINE, Léonie ; MM. LAGAE, Jules, statuaire ; LAGASSE-DE LOCHT, directeur général des ponts et chaussées ; LECLERCQ, Jules, conseiller à la Cour d'appel ; M^{lles} LEFÈVRE, Clotilde et Elisa ; MM. LEGRAND, Georges, professeur, Namur ; LEPREUX, Omer, vice-gouverneur de la Banque Nationale ; LE ROY, Grégoire ; L'HOIR, Dirix, Anvers ; LOMBAERTS, Ed., abbé, Anvers ; LOWET, conseiller à la Cour d'appel ; LUYSSSEN Ch., procureur du Roi f.f., Niagara (Congo belge).

MM. MABILLE, Léon, professeur à l'Université de Louvain, Le Rœulx ; MAETERLINCK, Maurice, « Les Abeilles », Nice ; MARLIER, Albert-J.-G. ; MARTENS, Ch., homme de lettres, château de Kerkom, par Roosbeek ; MATHÉLIN, Pierre-L., ingénieur, Is-sur-Tille (Côte-d'Or) ; MATTON, Arsène, statuaire ; M^{lle} MAURISSEN, Léontine ; MM. MØLLER, Alphonse, docteur en médecine ; MØLLER, Charles, professeur émérite ; MOLLER, Axel, professeur, docteur en droit, Nolte (Danemark) ; M^{lle} MØLLER, Hélène.

MM. NED, Ed., homme de lettres ; NÉRET, Gaston, négociant, Paris ; NESMY, Jean, Troyes ; NOTHOMB, Pierre.

M. et M^{me} ORTS, Camille ; M. OUVRELEAUX-LAGASSE, notaire.

MM. PAVOUX, ingénieur ; PECKERS, Nicolas, recteur du Collège Saint-Michel, Bruxelles ; PELS, Léopold, agent de change ; M^{lle} PITSCH, Valentine, pianiste, professeur au Conservatoire, Mons ; MM. POILS, Jean-François, archéologue ; PONS, Achille, Jette-Saint-Pierre ; POSKIN, Achille, médecin consultant aux Eaux de Spa ; POULLET, Prosper, président de la Chambre des représentants.

M. QUINTIN, Paul, avocat à la Cour d'appel.

MM. RENKIN, Jules, avocat, ministre d'Etat ; RYELANDT, Joseph, compositeur de musique, Bruges.

M^{me} SALIE-BAUTIER, Mons ; MM. SAND, Robert, homme de lettres ; SERVAES, Albert, artiste peintre, Laethem-Saint-Martin ; SILVERCRUYS, Robert, attaché de légation à Washington ; SIMONIS, André, Verviers ; SOENENS, Albert, conseiller à la Cour d'appel ; SOHIER, Georges, notaire, Anvaing ; STAMESCHKINE, Constantin.

M. THÉODOR, avocat ; M^{me} 'T SCHARNER-BERNIER D'HONGERSWAL, douairière.

MM. VAN CAILLIE, Donat, avocat, Bruges ; VAN DEN BOSCH, Firmin, juge aux tribunaux mixtes d'Egypte, Le Caire ; VAN DEN STEEN DE JEHAY, Jean ; VAN DER MEERSCHEN, Eug., avocat ; VAN DER MEYLEN, Maurice, homme de lettres ; VAN DER REST, Léon, gouverneur de la Banque Nationale de Belgique ; VAN DER STRAETEN-BEST, Clément, agent maritime ; M^{me} VAN DE WALLE

DE GHELCKE, née Vander Plancke, Vijve-Capelle-Sainte-Croix, Bruges ;
M^{lles} VAN HAMME, Marie et Alice ; M^{me} VAN GROENENDAEL, Sittard (Lim-
bourg hollandais) ; MM. VAN MONS, VAN OEST, éditeur ; VERHAEREN, Alfred,
artiste peintre ; M^{lle} VERSTEYLEN, Berthe, château de Casteleyn, par Turnhout ;
MM. VINÇOTTE, Thomas, sculpteur ; VIRRÈS, Georges, homme de lettres,
Lummen (Limbourg).

MM. WARNIER, Jules, entrepreneur ; WOLFERS, Philippe, statuaire ;
WYSEUR, Marcel.



Le Prix Henry Moëller

La famille de l'abbé Henry Moëller lui ayant remis les sommes trouvées chez le défunt et qui étaient réservées par lui à la continuation de son œuvre, le comité de rédaction de *Durendal* a décidé à l'unanimité de consacrer cette somme, jusqu'à épuisement du capital et des intérêts, à la fondation d'un prix littéraire.

Dès janvier 1920, la note suivante fut communiquée à la presse :

A la mémoire du fondateur et directeur de *Durendal*, il est créé un prix *Henry Moëller*, d'une valeur de 1,000 francs, qui sera attribué tous les trois ans, et pour la première fois en novembre 1920, à un ouvrage artistique ou littéraire d'inspiration catholique, dû à un Belge ou à des Belges.

Ce prix sera décerné par un jury composé de MM. Franz Ansel, Thomas Braun, Henry Carton de Wiart, Edmond de Bruyn, Maurice Dullaert, Victor Kinon, Pierre Nothomb, Firmin Van den Bosch, Georges Virrès.

En cas de décès ou de démission d'un des membres de ce jury, il sera remplacé, si les autres le jugent utile, par voie de cooptation. Cette désignation nouvelle ne deviendrait obligatoire que si le jury ne se composait plus que de quatre membres.

Réuni le 13 novembre 1920, le jury du prix Henry Moëller, se prononçant à l'unanimité, a attribué celui-ci pour la première fois à la revue *La Jeunesse Nouvelle*, paraissant à Louvain.

Il fit connaître cette décision à M. Luc Hommel et à ses amis par la lettre suivante :

CHERS AMIS,

Nous sommes heureux de vous communiquer le procès-verbal de la séance que nous venons de tenir. L'abbé Moëller eût aimé

comme nous votre œuvre, et nous sommes certains que les espoirs que nous déposons en vous ne seront pas déçus.

Veillez croire à nos sentiments bien affectueux.

THOMAS BRAUN, MAURICE DULLAERT,

PIERRE NOTHOMB, VICTOR KINON, GEORGES VIRRÈS.

MM. Franz Ansel, Edmond de Bruyn, Henry Carton de Wiart et Firmin Van den Bosch avaient exprimé leur suffrage par écrit.



« Les tables de Durendal »

Sous les auspices de l'Association des Conservateurs des Archives, des Bibliothèques et des Musées de Belgique, M. Léon Goffin a publié pendant la guerre, dans la collection des *Tables de Revues belges*, les tables des tomes I à XV (1894-1908) de *Durendal*. Elles comprennent :

1^o Une table analytique des matières, qui renvoie à la table des articles et des illustrations ;

2^o Une table des articles et des illustrations, par noms d'auteurs et anonymes ;

3^o Une table des comptes rendus, où les travaux analysés sont classés aux noms de leurs auteurs.

M. Léon Goffin se propose de compléter ce patient et précieux travail par la publication des tables des dernières années de *Durendal* (1909-1914).

Nous sommes assurés de répondre au vœu de nos abonnés en mettant à leur disposition, au prix de deux francs l'exemplaire, les *Tables* dressées par M. Goffin.

Ils pourront aussi, en s'adressant à M. Eugène Bacha, fondateur de la *Collection*, 83, avenue Montjoie, à Uccle, obtenir ultérieurement les tables des années 1909-1914.



IMPRIMERIE CHARLES BULENS & C^o SA
75 RUE TERRE-NEUVE BRUXELLES - MIDI

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.